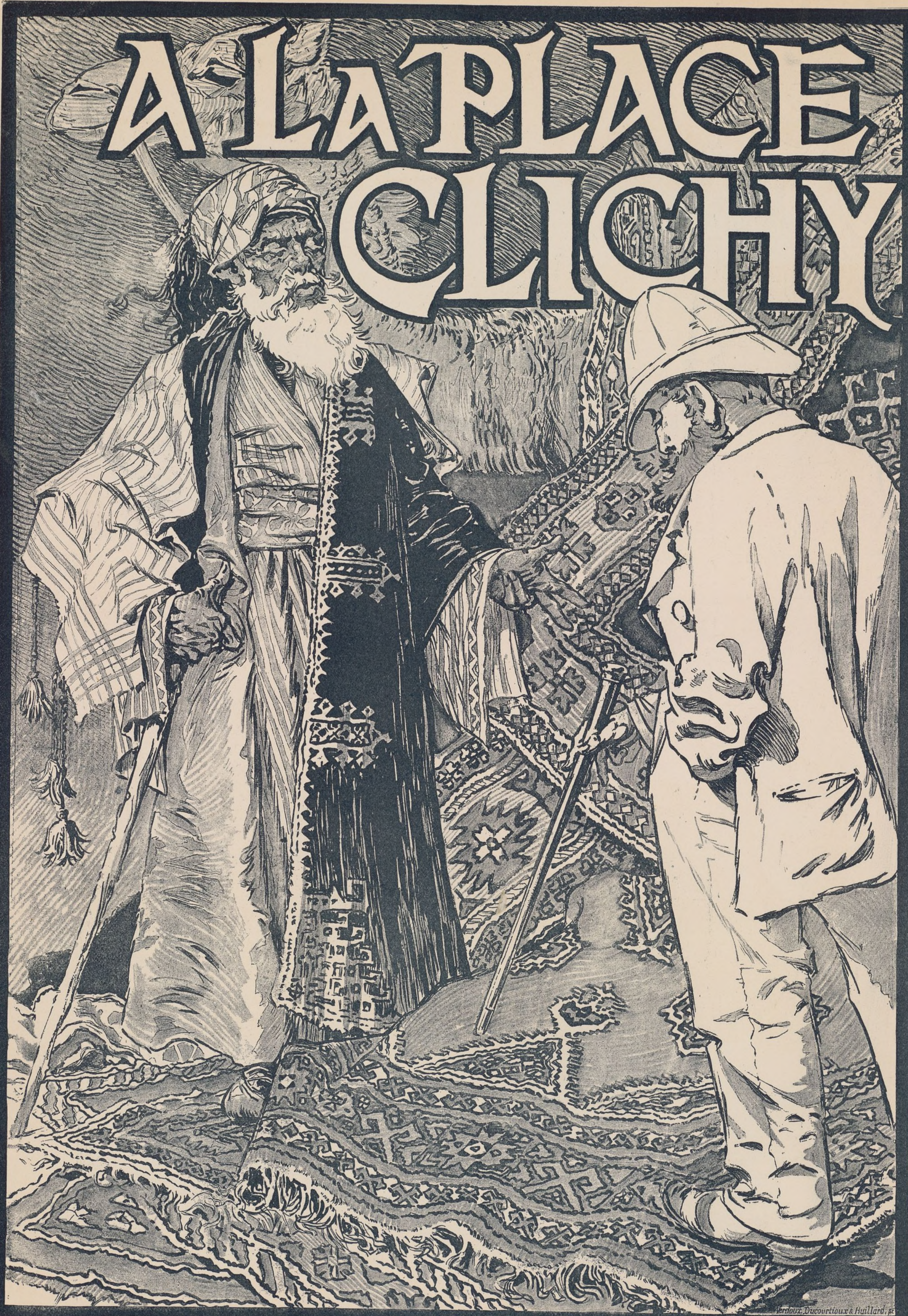


FIGARO ILLUSTRÉ



TAPIS ORIENTAUX de TOUTES PROVENANCES — IMPORTATION DIRECTE



TAPIS ORIENTAUX de TOUTES PROVENANCES — IMPORTATION DIRECTE

MAISONS D'ACHAT : Samarkande, Hérat, Ispahan, Bokara, Tiflis, Ghiordes, Ouchac, Horos-Kewi.
PORTIÈRES DU LEVANT : Palestine, Syrie, Arménie, Sandhouli.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1892



LES CARAÏBES DU JARDIN D'ACCLIMATATION

(Photographie directe)

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Attaque d'un village, par PAUL GROLLERON.

Le Printemps, par BOICHARD.

Les Caraïbes du Jardin d'acclimatation : Reproductions directes.

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT.

Tout à treize, jeu nouveau, par GEORGES LAUN.

Le Curé de Paracuellos, par ANTONIO DE TRUEBLA, adapté de l'Espagnol par MARCEL MONNIER; illustrations en couleurs de LUQUÉ.

Le Mariage de Minuit (troisième et dernière partie), par TANCÈDE MARTEL; illustrations en couleurs de J.-H. KAEMMERER.

Le Grand Juge, par MAURICE MONTÉGUT; illustrations de F. DE MYRBACH.

La Ronde de Nuit, de Rembrandt, par H. DURAND-GRÉVILLE; reproductions directes des tableaux de Londres, d'Amsterdam et de La Haye.

COUVERTURE : *Pâques fleuries*, par OUTIN.

La Vie artistique

Le Salon de la Rose + Croix. — Les peintures de Madame Jeanne Jacquemin. — Le gilet d'argent du Sâr. — L'art et l'idée. — Le Christ aux outrages. — Henry de Groux. — L'exposition des artistes indépendants au pavillon de la Ville de Paris. — Deux mots au sujet de l'exposition des femmes peintres et sculpteurs.

En art, comme en cuisine, grande est l'infinité des goûts; voilà certes un axiome des moins discutables! Les très suaves madones de M. Bouguereau ont leurs fanatiques partisans comme les panades au blanc d'œuf et les onctueux brocoli, si divinement célébrés par Henri Heine. Je connais de fins gourmets qui préfèrent à la mousse d'écrevisses une vulgaire choucroute solidement garnie, et des amateurs d'art, parfois cependant très judicieux, qui s'extasient devant une lourde et bitumineuse paysannerie de Courbet ou un potiron de Vollon et qui passent indifférents devant une muse en pleurs de Chassériau, ou une Galatée de Gustave Moreau, à la *chair spirituelle* et aux regards froids et troublants. Cela prouve à la fois que l'art est un miroir magique car c'est en lui que se reflètent le plus fidèlement les très diverses et mystérieuses tendances de l'âme humaine et que, en fin de compte, des goûts et des couleurs il ne faut pas trop discuter.

Ces graves réflexions naissent dans notre esprit, pendant que, vaguement ahuri, nous traversons au milieu d'une foule délirante, le Salon de la Rose + Croix, dont le Sâr Peladan, cuirassé d'argent, cravaté de dentelle, chevelu comme un caniche, faisait les honneurs avec une bonne grâce olympienne, assisté de son fidèle archonte des Beaux-Arts, le grand prieur comte Antoine de Larochevoucauld.

Loin de nous la pensée d'envelopper dans une réprobation générale toutes les œuvres qui figurent, à l'heure présente, dans les galeries Durand-Ruel et de parler avec dédain de tous ces réformateurs, plus ou moins convaincus, du goût latin, de tous ces disciples plus ou moins passionnés de l'école spiritualiste, de tous ces héroïques restaurateurs du culte de l'idéal et du nu *sublimé*, groupés autour du panache du Sâr, et si bruyamment partis en guerre, au tintamarre des trompettes de la Rose + Croix, « contre le réalisme *odieux*, l'orientalisme *seulement* pittoresque, les fleurs, les fruits, les animaux, les bodegones, accessoires et autres exercices que les peintres ont d'ordinaire l'insolence d'exposer ». — Infortuné Cuyp! Lamentable Chardin!...

M. Carlos Schawbe n'est pas sans talent, et ses gracieuses réminiscences botticelliennes, destinées à l'illustration de l'*Évangile de l'enfance*, sont réellement d'une jolie couleur mystique. Il y a à la fois dans M. Schawbe du miniaturiste de missel et du peintre de vitrail. C'est assurément le plus franchement convaincu des exposants de la Rose + Croix et le plus brillant auxiliaire du Sâr Peladan. M. Schawbe illustre en ce moment, nous dit-on, le *Rêve* de Zola. Sans doute ce livre du célèbre écrivain est d'une essence toute particulière, mais ne vous semble-t-il pas cependant, ô Sâr justicier, ô pourfendeur de bodegones, qu'il y a quelque chose de troublant pour l'avenir de votre rose rédemptrice, dans la collaboration du plus pur et du plus brillant élève de votre institut, avec le père de l'inconvenante Mouquette de *Germinal* et du non moins inconvenant Jésus-Christ de la *Terre*.

Pendant notre promenade mélancolique, au milieu du stupefiant débarras de fantaisies exaspérées, qui constituent l'exposition de la Rose crucifère, nos regards ont été aussi assez agréablement attirés par quelques nus *sublimés* de M. Séon, trop visiblement tourmenté par les blanches visions païennes de Puvion de Chavannes. Puis ce sont d'innombrables productions de cerveaux déséquilibrés, de fantastiques notations picturales écloses dans des imaginations malades, des projets d'architecture d'un symbolisme monstrueux, mais dont la signification échappe la plupart du temps (fort heureusement) au visiteur simple et naïf que les coups de grosse caisse ont attiré dans cette *cour des miracles* de la peinture et qui de ses yeux ronds, regarde sans comprendre. Et chose curieuse, c'est du pays des bons Belges, savez-vous, et de chez les Suisses placides et réfléchis, que nous viennent toutes ces insanités cauchemardesques, toutes ces défroques surannées d'un art fini, toutes ces froides réminiscences d'Overbeck, toutes ces compositions mystiques renouvelées des primitifs allemands et florentins, exécutées sans conviction et d'une naïveté plus que douteuse, tous ces fades pastiches d'Hamerton et de Burnes Jones...

Mais tout passe... Et, comme pour punir le Sâr, trop peu galant, d'avoir, conformément à la loi magique, interdit à la femme trois fois impure, d'exposer au Salon de la Rose + Croix, c'est sous le pinceau d'une femme de talent, très malade aussi sans doute, que ce fameux art idéal, dont il avait rêvé la soudaine restauration sous la forme dangereuse du symbole, donne sa plus sincère et sa plus originale expression... et cela sous un aspect étrangement approprié à l'idée et qui fait croire par moments à la décomposition matérielle des images.

Madame Jeanne Jacquemin a trouvé, croyons-nous, pour l'expression de son spiritualisme névrosé, la formule définitive du symbo-

lisme décadent. Ses déliquescentes compositions au dessin vague et mou, au coloris de fleurs malades, seront, espérons-le, les suprêmes manifestations de cet art charentonesque, inventé parait-il pour ruiner le réalisme.

C'est bien à dessein que nous avons mentionné parmi les exposants de la Rose + Croix, les seuls noms de MM. Schawbe et Séon, qui, malgré l'originalité douteuse de leur talent, sont des peintres de valeur et dont l'art caractérise assez bien les tendances de la bizarre coterie dont ils sont les plus brillants affiliés. En dehors des productions de ces deux artistes, le Salon de la Rose + Croix renferme encore des œuvres dignes d'être signalées et dont certaines, surtout en sculptures, méritent de grands éloges. Ces compositions sont signées de noms d'artistes connus, assez osés pour chercher, et aussi pour trouver, dans la vie contemporaine, prise en pleine nature, des motifs inspirateurs d'une très heureuse expression. Je me dispense de nommer ici ces malheureux égarés, admis à la suite de je ne sais quel compromis, à prendre place autour du vase mystique, du Saint-Graal péladanesque, et dont les talents robustes et sains n'avaient pas besoin d'une pareille réclame pour se manifester.

L'expérience nous paraît décisive. La badauderie parisienne en aura vite assez de cette entreprise dont le ridicule commence déjà à troubler les véritables artistes qui s'y sont imprudemment associés.

M. Josephin Peladan (que le Sâr me pardonne de l'appeler ainsi) aura beau parader devant nous, le torse emprisonné dans un gilet d'argent, inonder son époque de ses prédications logomachiques, et de ses manifestes gongoresques, et vanter à tout venant les vertus de son orviétan, l'heure n'est pas éloignée où le bon public lui criera « assez » et où son beau gilet sera relégué piteusement dans l'ombre d'un placard, alors que la pourpre de celui de M. Théophile Gautier, sorte de drapeau rouge, d'oriflamme flamboyante, autour de laquelle se pressait la foule des Jeune-France, enthousiastes d'un art vraiment nouveau, et convaincus ceux-là... resplendira éternellement dans l'histoire de l'art. Que de rapprochements philosophiques à établir entre ces deux gilets dont les naïfs tailleurs n'avaient sans doute pas prévu les retentissantes destinées.

Nous demandons au lecteur de ne pas chercher à découvrir dans cette série de réflexions aigres et maussades, provoquées le plus souvent par l'insupportable fracas d'une réclame de mauvais goût, une naturelle antipathie contre l'idéalisme en art et une ferveur absolue pour tous les sujets réalistes. Une profession de foi esthétique pourrait nous entraîner très loin, mais nous aurons, croyons-nous, suffisamment formulé notre doctrine en disant que le plus pur et le plus noble des chefs-d'œuvre est celui où l'idée resplendit, impressionnante et fertile en suggestions, dans la perfection originale de la forme. Notre large éclectisme nous permet, fort heureusement, d'admirer également la pâte précieuse dont est faite une cruche de Chardin et les nerveux et savants raccourcis d'une danseuse de Degas, nouant les lacets de ses brodequins. Mais, à des aspects aussi simples, à des mouvements humains aussi familiers, nous préférons toujours l'expression savante et personnelle du rêve et de l'idée.

Et c'est pour cela que nous sommes revenu, absolument troublé, l'âme profondément remuée, du pèlerinage artistique que nous venons de faire là-bas, très loin, au delà de Vaugirard, dans la rue Alain-Chartier, où, reléguée au fond d'une cour, dans une grange ouverte à tous les vents, au milieu des pigeons et des poules, une toile superbe signée du nom d'Henry de Groux, un nom encore presque inconnu, attend l'heure où elle figurera au Champ de Mars. Ah! il y aura de formidables discussions autour de cette œuvre, sortie, croyez-le bien, du cerveau d'un grand artiste, et où se révèle une rare puissance de conception. Cette composition, qui ne compte pas moins de cent personnages, tassés les uns contre les autres dans un mouvement furieux, qui fait songer à la houle tumultueuse des vagues, a pour titre *Le Christ aux outrages* et représente Jésus, douloureusement impassible, tendrement résigné, au milieu des gardes, pendant que la foule se rue sur lui avec des hurlements de mort et de hideuses menaces. M. Henry de Groux aurait pu donner ces lignes comme légende à sa poignante et douloureuse composition : « *Jésus sortit portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre et Pilate leur dit : Voici l'homme* »... Toute la scène, sur laquelle passent des nuées livides, est enveloppée d'un jour blafard, d'un violet lugubre, au milieu duquel flottent et claquent, au souffle de la tempête du ciel qui passe sur la tempête des hommes, les blanches bannières et les lourds manteaux des soldats. Et pendant ce temps la maigre et pâle victime regarde avec douceur monter la colère de la populace, et de ses yeux creux et tristes, tombe une immense pitié. Oh! que nous voilà loin du Christ aux chairs de femme, aux regards langoureux, aux cheveux frisés et pommadés!...

Afin, sans doute, de ne pas détacher un instant sa pensée de l'idée morale du sujet, le peintre, bien volontairement, a dédaigné la facile

reconstitution archéologique et semé avec une pittoresque violence d'intention l'anachronisme dans la composition. Ici, c'est l'expression du visage, l'éloquence du geste, les affirmations âpres et obsédantes des couleurs qui arrêtent le regard et fixent la pensée. Depuis longtemps l'idée n'avait été exprimée avec plus de saveur puissante et de conviction que dans le *Christ aux outrages* dont on parlera bientôt et qu'on a si bien comparé à une rafale immense de déchainés contre un pauvre Dieu qui tremble.

Il est difficile de rattacher M. de Groux à une école quelconque. Cependant, en y regardant de près, on découvre dans son art tragique et poignant une mystérieuse affinité avec celui de Breughel d'Enfer, de Rembrandt, de Delacroix et parfois aussi de Goya. Ce ne sont là, d'ailleurs, que des parentés intellectuelles des plus honorables.

Je n'ai pu voir jusqu'ici d'autres tableaux de M. de Groux. Mais malgré les quelques inexpériences de dessin que renferme *Le Christ aux outrages*, malgré l'intensité un peu paradoxale de certains tons, cette œuvre est remplie des plus éclatantes promesses. Certes il est utile que cette toile étrange et superbe sorte de la grange infâme où le pauvre et grand artiste est contraint de la reléguer, et où elle est chaque jour exposée à la ruine, mais combien je préférerais la voir se produire pour la première fois en public, dans un milieu plus discret, plus religieux que le palais du Champ de Mars. Je ne suis pas sans inquiétude sur l'effet qu'elle produira au Salon, là où l'attention du visiteur est sollicitée de tous côtés par la foule des flâneurs indifférents et des drôleries accrochées aux murs, et où la méditation est presque interdite.



Le trouble extraordinaire qui règne depuis quelques années dans le monde des peintres se manifeste avec une violente intensité dans l'exposition qui vient de s'ouvrir au Pavillon de la Ville de Paris sous cette fière rubrique : « Exposition des artistes indépendants ». Ah ! ils le sont, en effet, indépendants, indépendants jusqu'à la folie. C'est ici le royaume du présomptueux dans l'incompréhensible, où l'on voit l'audacieuse niaiserie du raté, aux prétentions rénovatrices, s'affirmer brutalement dans d'infâmes productions, d'où toute conscience artistique est irrespectueusement bannie et où l'opinion de l'amateur de bonne foi, chaque jour de plus en plus troublée par les éloges outrés d'une presse trop complaisante, cherche douloureusement une orientation esthétique. Oh ! ces néo-réalistes ! Christophe Colomb de la peinture qui se figurent avoir découvert les grandes sources inspiratrices de l'art et dont chaque tartine infâme veut avoir les prétentions d'un programme...

Nous ne saurions toutefois assez remercier les organisateurs de ce Salon des *Indépendants*, qui renferme plus de douze cents toiles, d'avoir très humainement ménagé la sensibilité nerveuse du visiteur en ne lui permettant de pénétrer dans la salle *Terminus*, où sont accrochés les stupéfiants portraits de M. Rousseau et les toiles *théoriques* et exaspérantes des pointillistes, qu'après avoir traversé une série de salons où, peu à peu, l'œil se familiarise avec les fantaisies les plus abracadabrantes du pinceau.

Dans cette cacophonie de couleurs, dans cette cohue hurlante de pochades, on finit cependant par découvrir quelques œuvres intéressantes ou curieuses signées *Anquetin* (artiste troublé et troublant, d'une rare acuité d'observation), de Toulouse-Lautrec (un Degas sans dessin, un Forain sans esprit, mais un coloriste d'une incontestable originalité) ; Charles Guilloux (un paysagiste d'un art étonnant, subtil et distingué) ; Pierre Bonnard, très spirituel dans ses chaudes notations décoratives.....

Sans doute quelques autres œuvres intéressantes ont échappé à notre premier examen. Que leurs auteurs acceptent toutes nos excuses ! C'est chose pénible de rechercher une perle dans un fumier.



Les quelques lignes que nous avons consacrées dans notre dernière chronique du *Figaro illustré* à l'exposition des femmes peintres,

dont nous avons critiqué avec une âpreté excessive, paraît-il, la physiognomie générale, nous ont valu de la part de Madame Léon Berteaux, qui est, en même temps qu'un statuaire de talent, la fondatrice et la présidente de la Société des femmes peintres et sculpteurs, une longue lettre où elle se plaint avec une douceur amère de la sévérité de notre opinion, après nous avoir clairement décrit toute l'économie de la Société qu'elle dirige avec une très louable passion. Que Madame Berteaux se rassure, il n'y a chez nous aucun parti pris contre la femme artiste, ni aucun désir de la désobliger !

Mais pourquoi nous forcer à contempler annuellement « les naïfs essais des commençantes », auxquelles de trop amicales critiques prodiguent souvent à tort et à travers de dangereux éloges. Ce sont là d'enfants balbutiements artistiques que le professeur seul doit entendre et que lui seul peut comprendre. N'est-ce donc pas assez d'avoir à parler de tant de *maîtres* (!) et faut-il encore passer notre temps à juger les pro-

grès annuels des petites élèves ? Les femmes artistes de talent sont nombreuses aujourd'hui, et nous serons toujours très heureux de visiter une exposition où l'*Union des femmes peintres et sculpteurs* sera représentée par des œuvres dignes d'elle. Les *commençantes* (dont nous n'avons ni le bulletin d'école, ni l'extrait de naissance sur la feuille de notre calepin) ne retireront jamais aucun avantage appréciable d'une exposition publique de leurs essais.

ARMAND DAYOT.

Les Caraïbes

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Des temps lointains de ma jeunesse, il m'était resté le souvenir d'images terribles représentant des Caraïbes, fort peu vêtus, couronnés de plumes, armés d'engins redoutables, et montrant généralement une

dentition inquiétante de blancheur et d'acuité.

Je les ai revus ces jours-ci, au Jardin d'acclimation, en chair et en os, les Caraïbes de mon enfance. Est-ce moi qui me suis aguerri ou bien eux qui se sont civilisés ? Ils m'ont paru fort doux, fort polis et de très bonne humeur.

Le peuple caraïbe n'est pas une de ces races primitives qui semblent une transition entre l'animal et l'homme. C'est, au contraire, une race naguère prospère et puissante, dotée d'une civilisation particulière : elle occupait une place considérable sur la côte orientale de l'Amérique et dans les Antilles lors de la conquête espagnole. On sait comment se comportaient les Espagnols vis-à-vis des peuplades dont ils envahissaient les territoires. Repoussés sans cesse vers l'intérieur des forêts, déci-



més par la famine et les maladies épidémiques, les Caraïbes virent leur nombre décroître rapidement : c'est une race qui s'éteint et ne prolonge son existence que par des croisements avec des peuplades similaires.

Cette exhibition nouvelle — la dix-neuvième que nous offre le Jardin d'acclimation — présente donc un intérêt particulier. Le public parisien ne s'y est pas trompé, d'ailleurs, et les Caraïbes ont bien vite conquis ses sympathies.

La brochure fort complète de M. Henri Coudreau, qui se débite aux alentours du Jardin d'acclimation pour la modique somme de cinq centimes, un sou ! me dispensera de développer ici les considérations ethnographiques que comporterait le sujet.

Les gravures que nous donnons ici parlent mieux que ma prose. On reconnaît aisément, dans la petite gravure placée au commencement de cet article, le médecin (!) Ewoirawoi, et à côté de lui Couhmana, le chef de la troupe, d'aspect plus sévère et d'un type plus pur. La planche de première page, nous montre Allizona, un beau gars dont la fière allure rappelle celle de nos paysans du Midi, et non loin de lui la jeune Tiamian, un peu courtaud et dont le tour de taille donnerait du fil à retordre à Léoty lui-même, mais qui montre une splendide chevelure dont elle se drape fort bien.

On est coquette en ce pays et l'on y est galant, aussi : savez-vous quel est le plus agréable compliment que l'on puisse adresser à une Caraïbe, pour lui faire comprendre qu'on apprécie sa beauté ? On se baisse doucement, et, d'une main délicate, on lui presse la cheville que serre une bandelette. Sans qu'on lui dise rien, soyez certain qu'elle sourira.

Nous avons tenu à faire figurer, dans la planche ci-contre, M. La-



veau, l'énergique explorateur qui a réussi à amener en Europe ces Caraïbes, timides et méfiants : ceux-ci paraissent l'aimer beaucoup ; il les traite d'ailleurs en amis, respecte leurs susceptibilités et évite toujours de leur parler brusquement : M. Laveau est secondé par le nègre Boni Apatou, ancien guide de l'infortuné Crevaux.

L'exhibition des Caraïbes a lieu dans la partie terminée des nouveaux et immenses bâtiments construits par la société du Jardin d'acclimatation, à gauche de l'entrée principale : c'est un vaste hall, planté d'arbres exotiques, où règne nuit et jour une température de vingt degrés qui, d'ailleurs, convient à peine à ces hôtes : dans leur dortoir et leur salon, on leur maintient une chaleur de trente degrés, qui n'a cependant pas suffi à préserver la jeune Picopé, l'étoile de la troupe, des atteintes de la pneumonie, dont elle est morte il y a trois semaines.

T. G.

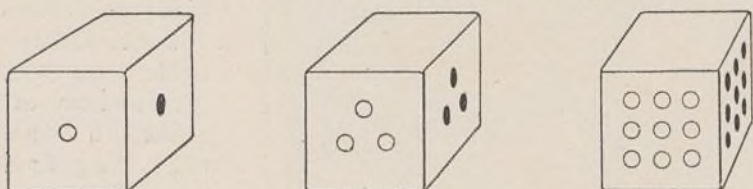
Il n'est pas toujours facile pour les gens du monde d'organiser une réunion lyrique ou dramatique. L'Office des Théâtres, boulevard des Italiens, n° 15, se charge de cette organisation pour matinées et soirées particulières, et procure, dans des conditions de prix très accessibles, les artistes de tous genres pour bals, concerts, opérettes, comédies, monologues, marionnettes, ombres chinoises, etc., etc.

TOUT A TREIZE

NOUVEAU JEU DE SOCIÉTÉ

Matériel du jeu. — Le matériel du *Tout à treize*, qu'on peut facilement confectionner soi-même, comporte un cornet, trois dés et un tableau.

Les trois dés sont cubiques et chacun d'une espèce particulière.



Le premier présente un point rouge sur deux de ses faces, un point noir sur deux autres et rien du tout sur les deux dernières.

Les deux autres dés ne diffèrent du précédent qu'en ce que le point unique est remplacé respectivement par trois et neuf points de l'une ou de l'autre couleur.

Le tableau est conforme au plan ci-après :

Les Rouges		Les Noirs	
C			H
1	2	3	4
		E	
F	5	6	7
J			A
		B	8
	9	10	11
	D		I
12			
Les Petits		Les Gros	Les Pairs
		Les Impairs	
1 ^{er} Quart	2 ^e Quart	L	3 ^e Quart
			4 ^e Quart

Fonctionnement du jeu. — La partie a lieu entre un banquier d'un côté et tous les autres joueurs de l'autre.

Chaque coup se joue de la façon suivante :

Les joueurs mettent des enjeux sur les différentes chances du tableau ; puis le banquier jette les dés et en déduit la chance correspondante, paie les joueurs qui ont parié sur cette chance et ramasse les mises des autres.

La chance fournie par les dés est déterminée comme il suit :

On ajoute d'un côté les points noirs, de l'autre les points rouges ; on retranche la plus petite somme de l'autre, et on annonce la différence en la qualifiant de rouge ou de noire, suivant que ce sont les points rouges ou les points noirs qui sont en majorité.

Il est aisé de voir que, d'après cette convention, vingt-sept chances

sont possibles et que ces chances sont ainsi décomposées : les treize premiers nombres rouges, les treize premiers nombres noirs et enfin zéro.

Le tableau est formé de quatre autres plus petits :

Premier. — Le premier donne la faculté de parier soit pour la couleur rouge, soit pour la couleur noire.

Les trois autres permettent de jouer sur les douze premiers nombres, suivant toutes les combinaisons possibles.

Deuxième. — On peut, à l'aide du deuxième tableau, jouer une même mise : soit sur un numéro en plein, en la plaçant dans l'intérieur d'un des carrés ; soit sur deux numéros voisins, tels que 7 et 8 ou 7 et 11, en la mettant en A ou en B, à cheval sur la séparation des carrés correspondant à ces nombres ; soit sur trois numéros d'une même colonne verticale, comme 1, 5 et 9, en la disposant sur le côté supérieur ou inférieur de la colonne, c'est-à-dire, dans le cas présent, en C ou en D ; soit sur quatre numéros ayant un sommet commun, comme 2, 3, 6 et 7, pour lesquels on peut parier en misant en E ; soit sur quatre numéros formant une ligne horizontale, tels 5, 6, 7 et 8, pour lesquels il suffit de placer la mise en F ou en G ; soit sur six numéros, formant deux colonnes verticales juxtaposées, comme 3, 7, 11, et 4, 8, 12, pour lesquels on misera en H ou en I ; soit enfin sur huit numéros formant deux colonnes horizontales voisines, tels que 5, 6, 7, 8 et 9, 10, 11, 12, pour lesquels on placera la mise en J ou en K.

Troisième. — Le troisième tableau offre les moyens de parier, soit pour les petits numéros (1, 2, 3, 4, 5 et 6), soit pour les gros (7, 8, 9, 10, 11 et 12), soit encore pour les numéros pairs (2, 4, 6, 8, 10, 12), ou pour les impairs (1, 3, 5, 7, 9, 11).

Quatrième. — Le quatrième tableau permet de mettre une mise soit sur les trois premiers numéros (1, 2, 3), soit sur les trois suivants (4, 5, 6), soit sur 7, 8 et 9, soit encore sur les trois derniers (10, 11, 12).

Enfin ce tableau permet encore de parier pour les six numéros moyens 4, 5, 6, 7, 8 et 9) en disposant la mise à cheval sur les 2^e et 3^e quarts, en L.

Règles du jeu. — On peut être un nombre quelconque de joueurs au *Tout à treize*.

L'un des joueurs remplit les fonctions de banquier.

La banque peut être exercée par la même personne, soit pour un temps indéterminé, soit pour un nombre de coups fixé d'avance, soit seulement pour un coup, et, dans ce dernier cas, chaque joueur peut être banquier à tour de rôle.

Le banquier a le droit de fixer un maximum pour le total des mises.

A chaque coup, le banquier paie les mises engagées sur la chance qui a été amenée, suivant le tarif ci-après, et ramasse toutes les autres mises.

Quand il est amené à zéro, le banquier perd partout et couvre toutes les mises, de façon à les doubler.

Quand les dés donnent 13 rouge ou 13 noir, le banquier gagne tout ce qui a été mis sur les tableaux. Ainsi s'explique le nom donné à ce jeu, le banquier ramassant *tout à 13*.

Tarif. — Le tableau suivant détermine ce qu'une mise peut rapporter, suivant qu'elle a été engagée sur une ou plusieurs chances :

Une mise engagée sur	Rouge ou noir	On retire en cas de gain, mise comprise :	2 mises.
1 numéro	—	12	—
2 —	—	6	—
3 —	—	4	—
4 —	—	3	—
6 —	—	2	—
8 —	—	1 1/2	—

GEORGES LAUN.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VACANCES DE PAQUES

Billets d'aller et retour à prix réduits.

A l'occasion des Vacances de Pâques, les billets d'aller et retour à prix réduits, délivrés du 12 au 25 avril 1892 avec application des nouveaux tarifs qui sont mis en vigueur à partir du 1^{er} avril, seront tous valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 27 avril.

Les billets d'aller et retour délivrés de ou pour Paris, Lyon et Marseille, conserveront leur durée normale de validité lorsqu'elle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

PAUL GROLLERON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

ATTAQUE D'UN VILLAGE

Ayuntamiento de Madrid



LE CURÉ DE PARACUELLOS

PAR ANTONIO DE TRUEBLA

PARACUELLOS, sur la rive droite du Jarama, à deux lieues environ à l'est de Madrid : une bourgade comme il y en a tant ; Paracuellos possédait un curé qui valait son pesant d'or.

Physionomie étrange, bien faite pour tenter le chroniqueur fatigué des banalités courantes, des individualités vulgaires dont l'histoire peut se résumer en trois mots : naître, paître, disparaître.

A ce titre, le personnage m'a paru mériter une esquisse.

Un humble. Ses parents, pauvres journaliers, ne savaient ni A ni B, ce dont, par parenthèse, le chef de la famille resta toute sa vie fort chagrin. « Une belle chose, la science !... soupirait-il volontiers. Un bon outil... et qui tient si peu de place ! » C'était son refrain favori. Vous pensez s'il prit soin d'envoyer ses rejetons à l'école. L'ainé de la bande, le petit Pepillo, y fit des progrès si rapides qu'au bout de quelques mois, au dire de son excellent père, « il lisait déjà comme un perroquet ! »

Sur ces entrefaites, le bonhomme, pris d'une fièvre maligne, était passé de vie à trépas, laissant sa veuve bien en peine. Qu'allait-elle devenir avec ses marmots ? Comment faire taire ces petites bouches insatiables qui demandaient du pain à toute heure ?

Heureusement une bonne âme vint à son aide. Un voisin offrait de prendre Pepillo à son service, promettant de fournir en retour les vivres, les hardes, la chaussure, — ce dernier article pour mémoire. La maman Trifoña eut le cœur gros à l'idée de retirer son mignon de l'école. Mais le moyen de refuser ? L'enfant eut désormais pour maître le superintendant des toradas établies sur les pâturages, au bord de la rivière. De l'aube à la nuit tombée, la fronde à la main, il ralliait à coups de pierres les bêtes qui vagabondaient loin du troupeau. Ravi d'ailleurs de ne pas perdre de vue le village natal dont la silhouette se détachait sur la colline, dominant les plaines environnantes et la longue vallée arrosée par le Jarama.

Pepillo adorait son village. L'en arracher, c'eût été l'acheminer au cimetière. Le trait est à sa louange. Malheureux celui qui n'a point au cœur cet amour du coin de terre où il est né, le hameau fût-il aussi mal en point (je prie les indigènes d'excuser ma franchise) que la plupart des pueblos situés dans la banlieue de Madrid.

Il n'avait eu garde d'oublier les leçons paternelles sur les avantages de la science. Pénétré de ces enseignements, il réfléchit qu'il n'en ferait que mieux son chemin dans le monde, s'il apprenait à caper galamment les taureaux. Une science, après tout. Grâce aux leçons du mayoral et des toreros de profession qui visitaient

fréquemment l'élevage, il y fut bientôt passé maître. Plus d'une fois même son sang-froid et son agilité lui sauvèrent la vie. Ces jours-là, Pepillo avait coutume de se rendre près du campanile en pierre grise au pied duquel dormait le père, et s'écriait dans un élan de gratitude :

« Merci, père, de m'avoir légué cet amour de la science. C'est à lui que je dois de n'avoir pas été bousculé aujourd'hui par le taureau ! »

Le drôle prit un goût si vif à ces exercices, qu'il y consacrait tous ses loisirs. Avec la permission du maître, il ne manquait pas une des courses données dans les bourgades voisines, Barajas, Cobeña, Algete, où ses prouesses émerveillaient les foules.

Un jour pourtant, une réflexion lui vint. Avait-il suivi de point en point les recommandations paternelles ? Qu'avait-il appris jusqu'ici ? Bien peu de chose, hélas !... Manier les taureaux... La belle affaire !... Ah ! tout apprendre, tout connaître... Mais il fallait des livres pour cela. Des livres !... S'il pouvait s'en procurer et devenir un puits de science... Comme son pauvre père s'en réjouirait au ciel, ou ailleurs ?

Tandis qu'il songeait, un colporteur vint à passer le Jarama sur le bac établi au pied du coteau de Paracuellos, un de ces industriels qui courent les campagnes avec un ballot d'almanachs et de livres achetés à l'encan. On causa. Le berger exhiba son petit pécule, quelques pièces blanches que ses heureuses dispositions lui avaient values de la part des amateurs qui visitaient la *torada*, et du public des arènes villageoises. En échange, il obtint une demi-douzaine de bouquins. Le marché conclu, Pepillo commença aussitôt ses études, en plein air, sous le regard de Dieu et des taureaux farouches.

Le hasard voulut qu'un grand d'Espagne passât très souvent par là, en se rendant de sa résidence de Madrid à sa ferme d'Algete. Le motif de ces déplacements ? Un vague espoir de restaurer, par le changement d'air, son estomac délabré. Le malaise dont souffrait ce seigneur était des plus singuliers. A la ville, c'est à peine si notre homme avalait quelques bouchées, mangeant du bout des dents, en dépit des prodiges accomplis par un cuisinier de génie pour réveiller l'appétit du maître. Une fois chez ses fermiers, assis au milieu des travailleurs, il dévorait, engloutissait d'énormes *tortillas* saupoudrées de poivre et de safran.

Ce grand qui se plaisait à frayer avec les petits était fort intrigué, chaque fois qu'il passait par la côte de Iban-Ibañez, d'apercevoir un gamin, un volume sur les genoux, absorbé dans sa lecture, tandis qu'alentour les troupeaux pâturaient. Un jour,

piqué par la curiosité, au lieu de poursuivre son chemin jusqu'au bac, il se dirigea vers le berger et le hêla.

Pepillo s'empessa d'accourir au-devant de l'étranger, son livre sous le bras, le bonnet à la main.

« Petit, demanda le gentilhomme, qu'est-ce que tu lis donc là tous les jours si attentivement, assis sur ton rocher ? »



— Señor, répondit Pepillo, les yeux brillants, ce sont des livres, de bien beaux livres !...

— Nous voulons donc devenir savant ?

— Si je le veux !

— Oui dà !... Cependant, dans ton état, il n'est pas besoin d'en savoir si long.

— Señor, reprit le garçon d'un air grave, la science est bonne dans tous les états. Défunt mon père avait coutume de dire que ce bagage-là n'embarrasse jamais son homme... Et il savait ce qu'il disait, mon père !

— Certes !... Alors tu aimes tant que cela l'étude ?

— Oui, señor.

— Eh bien ! que dirais-tu si l'on te donnait de quoi t'instruire ?

— Oh ! señor !... Vous consentiriez ?...

— Peut-être... Voyons un peu la carrière qui t'irait. As-tu fait ton choix ?

— Je n'entends rien à cela, señor. Je ferai ce qui vous plaira.

— Veux-tu être militaire ? »

Pepillo eut une petite moue :

« Hum !... Pas trop.

— Parce que ?

— Parce que... le soldat tue.

— Fi donc !... Un soldat défend son pays...

— Oui... oui... Mais comme il n'y a pas de garnison à Paracuellos...

— Ingénieur ?... Architecte ?...

— On ne bâtit guère, chez nous.

— Marin, alors ?

— Les vaisseaux ne naviguent pas sur le Jarama.

— Et la médecine, ça ne te dit rien ?

— Notre médecin de Paracuellos est si jeune !

— Voudrais-tu, par hasard, te faire curé ? »

L'enfant prit une mine épanouie.

« Oui, señor, s'écria-t-il, c'est cela !... Justement M. le curé de Paracuellos est déjà bien vieux. Quand il mourra, je pourrais le remplacer.

— Ainsi, conclut l'étranger en riant, tu ne veux pas quitter Paracuellos ?

— Señor, je vais vous dire... Si pour étudier il faut que je m'éloigne, je partirai. Mais m'en aller pour toujours... Non, là, vrai... je ne pourrais pas. J'aimerais mieux travailler notre pauvre terre que les diamants loin d'ici.

— Pardieu, voilà qui est parler !... Tope là, mon gars ; nous ferons de toi un homme. »

Quelques années après, mons Pepillo était devenu le señor Don José, curé de Paracuellos, poste vacant par suite du décès de l'ancien titulaire.

Le jeune prêtre y avait été nommé le jour même où il recevait la messe.

Une âme exquise, notre curé. On n'eût pas trouvé son pareil de Madrid à Alcalá. Le peu qu'il possédait allait aux pauvres. Rien n'égalait sa piété, son zèle, sa ponctualité scrupuleuse en ce qui concernait les cérémonies du culte, l'administration des Sacrements. Du haut en bas, son église était nette et luisante comme un miroir.

Et bon fils, avec cela. Par des prodiges d'ordre et d'économie, il avait trouvé le moyen, tout en vaquant à ses études, de prélever sur la pension de huit mille réaux que lui servait son protecteur, de quoi secourir sa mère. Celle-ci avait pu, de la sorte, élever sans trop de peine ses autres enfants. Lorsque Don José fut ordonné prêtre, ses frères avaient en mains de bons métiers ; ils pouvaient se passer de son appui. Il prit avec lui la maman, l'installa au presbytère où la chère vieille, choyée, adulée, toujours propre et bien nippée, était fière à bon droit de s'entendre appeler par les voisins, non plus comme autrefois : « Maman Trifóna, » mais « Madame la mère de M. le curé ! »

Et quel prédicateur ! Les dévotes, quand il montait en chaire, le dévoraient des yeux et l'avaient surnommé « Bouche-d'Or ». Au demeurant, la candeur même. Un gars venait-il se confesser à lui d'avoir pincé un peu fort quelque fille, il s'enquérirait d'abord, dans la pureté de son âme, si la fillette avait ri ou pleuré. Si la réponse était que le pinçon avait fait rire la donzelle, il congédiait le coupable sans pénitence.

Il était parvenu à persuader à la cabaretière que la fontaine du village débitait une quantité de liquide suffisante pour désaltérer toute la paroisse. Sur ses instances, messieurs de la municipalité avaient rompu avec la regrettable habitude de se faire servir, pendant les séances, du vin, des beignets, de la charcuterie et autres rafraîchissements de ce genre. Enfin, la perle des curés !

Mais ce qui, plus que toutes ces belles qualités, plaçait M. le curé très haut dans l'estime de ses ouailles, c'était son goût pour les divertissements du cirque, son adresse à caper, à piquer, à poser, en se jouant, une paire de banderilles sur l'échine d'un taureau batailleur entre tous. Chaque jour, après avoir rempli les devoirs de son ministère, le señor Don José avait coutume de descendre vers les pâturages du Jarama, histoire de s'entretenir la main en lançant la cape ou l'aiguillon à la bête la plus indomptée du troupeau. Le samedi, le seul jour de la semaine où le boucher de Paracuellos fit provision de viande fraîche, le señor Don José se rendait à l'abattoir, afin de s'exercer quelques minutes aux dépens de la victime désignée.

Et les jours de corrida... Ah ! ces jours-là !... A peine le taureau favori avait-il fait son entrée, qu'une délégation était expédiée d'urgence auprès de M. le curé. Les commissaires exprimaient le vœu que M. le curé voulût bien descendre dans l'arène et donner à ses concitoyens un échantillon de son savoir.

Toujours modeste, confus d'un tel honneur, ému des éloges que les délégués prodiguaient à sa haute expérience, M. le curé devenait d'abord aussi rouge qu'une tomate. Il s'excusait de son mieux, se faisait tout petit et, finalement, cédait aux sollicitations populaires. Une fois dans la place, c'était merveille de le voir : les gradins tremblaient à se rompre sous les trépignements de la multitude. Si prodigieuse était la dextérité déployée par M. le curé, dans le cirque comme dans les prairies, qu'en un jour de malheur, le pis qui lui arrivait était de regagner sa place ou le presbytère avec un accroc à ses chausses.

Le seul inconvénient de cette renommée, c'était la jalousie qu'elle inspirait aux autres paroisses. Celles-ci enviaient furieusement à Paracuellos un tel curé. De là des disputes, des rixes dont le résultat le plus clair était de peupler la prison du canton. Dans leur juste orgueil, les gens de Paracuellos ne voyaient rien de comparable à leur pasteur. A les entendre, auprès d'un tel artiste, le plus fameux des toreros n'était qu'une mazette. Allaient-ils, par exemple, aux courses d'Algete ? Pour peu que la foule acclamât les exploits d'un amateur ou d'un torero de profession, il se trouvait toujours là quelque citoyen prêt à s'écrier : « Bon !... celui-là ne va pas encore à la cheville de notre curé ! » Et vous assistiez alors à une bousculade de tous les diables.

Dieu sait toutes les trames ourdies par les populations voisines dans le but de s'approprier le señor Don José! Mais M. le curé était fort attaché à son village natal. Il n'eût pas troqué sa pauvre cure contre un canonat d'Alcala.

Nombre de gens, parmi les intrigants d'Ajalvir et de Cobeña,

n'eurent pas honte de recourir aux insinuations les plus perfides. Si l'on pouvait tolérer qu'un simple clerc en théologie ne renoncât pas d'emblée à sa passion pour les taureaux! Une telle conduite n'était-elle pas répréhensible, scandaleuse, inexcusable chez un homme investi de la dignité ecclésiastique?... Mais M. le curé les



voyait venir, ceux d'Ajalvir et de Cobeña, et les malins se retiraient tout penauds en l'entendant murmurer à part lui :

« Seigneur, s'il est universellement admis que le savoir ennoblit l'homme; si vous avez permis que je possédasse à merveille l'art difficile et périlleux des Romero, des Pepe Hillo et des Costares, en l'honneur de quel saint, ô mon Dieu, faut-il donc que j'y renonce? N'est-ce point un art honnête entre tous, puisque les affronts qu'il me vaut se réduisent, au bout de l'an, à une demi-douzaine de boutons à mes grègues? »

Un jour, le señor Don José reçut, comme tous ses confrères de la province, un message de Monseigneur le cardinal-archevêque de Tolède. Son Eminence lui mandait qu'elle se disposait à commencer sa tournée pastorale, et arriverait à Paracuellos tel jour, à telle heure.

Recevoir cet avis et se mettre à trembler comme un battant de cloche, ce fut tout un pour le señor Don José.

« Hélas!... pensa-t-il, que veut dire cela?... Je défaille à l'approche de mon archevêque, moi que l'attaque d'un taureau furieux n'a jamais fait trembler... Je ne sais pourquoi, il me semble qu'un malheur me menace... »

Sur ce, M. le curé se reprit à trembler de plus belle.

Ding!... Ding!... Dong!... — Ding!...

Les cloches de Barajas sonnent à toute volée.

Et derechef M. le curé de Paracuellos sent courir sur sa peau le frisson des grandes catastrophes.

A ce carillon lointain, à ce tremblement bien connu, il s'écria :

« Monseigneur!... C'est Monseigneur qui arrive! » Et, suivi de tout le peuple, il escalada le coteau, fouillant du regard l'horizon, dans la direction de Barajas, situé à une demi-lieue de là,

de l'autre côté de la rivière. Bientôt parut un carrosse flanqué de quelques cavaliers : le cortège, parvenu à l'extrémité du plateau, descendait la côte qui conduit au bac.

« Son Eminence! Son Eminence! » cria la foule, tandis que le señor Don José, plus ému que jamais, ordonnait au sacristain de grimper quatre à quatre au clocher et de sonner de toutes ses forces.

Puis M. le curé s'en fut revêtir ses ornements sacerdotaux afin de recevoir le prélat sous le porche. De leur côté, messieurs de la municipalité, tous drapés dans leur cape noire, bien qu'il fit une chaleur à rôtir les oiseaux sur les branches, se rendaient, accompagnés de presque tous leurs administrés, à la rencontre de Son Eminence.

L'archevêque après avoir, sur la rive droite, prit congé des autorités de Barajas, passa le bac et fut salué par celles de Paracuellos. Monseigneur arrivait, la mine épanouie, malgré la température suffocante dont il souffrait plus que personne, car il était fort obèse. Ce fut avec une bienveillance extrême qu'il accueillit les hommages de messieurs les conseillers et leur tendit son anneau pastoral à baiser.

De la rivière au village, la rampe est très raide. Son Eminence, afin de ménager son bel attelage de mules blanches, exprima le désir de gravir la côte à pied.

« Eminentissime Seigneur, déclara le señor alcade, nous n'y consentirons pas. »

Affirmation immédiatement appuyée par les autres membres de la municipalité, et par l'assistance tout entière.

« Votre Eminence, poursuivit le magistrat, montera la côte en voiture et le peuple de Paracuellos la trainera : j'aurai l'honneur de m'atteler le premier à son carrosse. »

Ce disant, le señor alcade et ses collègues s'apprêtaient à

déharnacher les mules pour prendre leur place; mais Monseigneur s'y opposa en souriant. Non. Il gravirait à pied la montée; il se proposait de parcourir de même les villages situés de ce côté-ci de la rivière. L'exercice lui était recommandé par les docteurs, pour combattre l'embonpoint.

Argument péremptoire. Les braves gens de Paracuellos durent renoncer à leur projet. Au moins décidèrent-ils de ne pas laisser partir Monseigneur le cardinal-archevêque sans organiser en son honneur quelque fête retentissante.

Monseigneur, dans la matinée, inspecta la paroisse. Tout ce qu'il vit l'enchantait. M. le curé, en dépit de son humilité, tressaillit d'aise en entendant le prélat manifester à mainte reprise son approbation en termes chaleureux.

Après quoi, l'archevêque alla dîner et, le repas fini, se retira pour faire la sieste. Cependant une agitation inaccoutumée régnait dans la Maison de Ville. Le Conseil tenait séance, discutant les mesures à prendre. Au dehors, on s'occupait activement à barrer avec des chariots l'entrée des rues aboutissant à la grand-place et à échafauder une façon d'estrade, au moyen de poutres et de planches juchées sur des batteuses à blé.

Bientôt, messieurs les conseillers, l'alcade en tête, tous en tenue de gala, je veux dire toujours enveloppés de leurs capes, malgré le soleil qui faisait flamber les roches, s'acheminèrent vers la cure où logeait Monseigneur le cardinal. Celui-ci les reçut avec sa bonne grâce habituelle.

Le señor alcade qui ne manquait pas d'aplomb, surtout lorsqu'il avait eu soin, comme c'était le cas, de se délier la langue avec certain petit vin d'Arganda, porta la parole au nom de tous :

« Eminentissime Seigneur, déclama-t-il, le peuple de Paracuellos, dont nous sommes les mandataires; le peuple, dis-je, et la municipalité, dans leur désir unanime de célébrer comme il convient la venue de Votre Seigneurie; après avoir dûment conféré à l'effet de savoir par quelle fête ils rendraient le plus dignement hommage à la Majesté divine et à la Majesté humaine rassemblées en votre personne..., n'ont pas cru pouvoir trouver mieux qu'une jolie *corrida* de jeunes taureaux... D'autant que, pour ces sortes d'affaires, Paracuellos, Eminence, possède précisément un bijou, un inestimable bijou que lui envient toutes les paroisses à dix lieues à la ronde. Et, par le ciel! elles ont raison de nous l'envier. Car, des trésors pareils à celui-là, je veux bien croire qu'elles en possèdent, dans le civil, mais dans le clergé, comme nous autres..., je n'en fiche!... »

Ce disant, le señor alcade donna de son bâton sur l'orteil du señor procureur-syndic, son voisin, d'une telle force que le pauvre homme lâcha un « *Cristo Padre!* » et, du coup, vit trente-six étoiles.

Monseigneur le cardinal, malgré sa gravité, faillit se pâmer à cette harangue.

« Voyons, señor alcade, demanda-t-il, lorsque l'accès de fou rire fut passé; voyons de quoi il s'agit... De quelle merveille voulez-vous parler? »

— De qui parlerais-je, Eminence, sinon de notre curé, un gaillard qui damerait le pion aux plus fines lames de Madrid.

— Qui vous a dit cela?

— Personne, Grande Eminence!... Chacun de nous peut le voir de ses yeux tous les jours que Dieu fait.

— Le voir!... où cela?

— Au bord du Jarama donc!... A l'abattoir..., sur la place, les jours de course.

— Prétendriez-vous que M. le curé se mêle de combattre?...

— S'il combat?... Votre Eminence ignore?... Comme Votre Eminence est peu au courant! Mais aujourd'hui même, cet après-dîner, Elle va voir s'il existe au monde, — oui, dans le

monde entier — un homme qui vous exécute une cabriole entre les cornes, ou vous pose une paire de banderilles plus lestement que M. le curé de Paracuellos. »

La physionomie de l'archevêque s'était rembrunie pendant le discours de l'alcade. Il coupa court au panégyrique.

« Bien... bien, señor alcade, répondit-il. Il suffit. Laissez-moi seulement le temps de réfléchir si je dois ou non accepter l'honneur que vous voulez me faire. Quoi qu'il arrive, je vous remercie. »

Les conseillers partis, le cardinal-archevêque fit appeler M. le curé, lequel, occupé à ses oraisons, n'avait point assisté à cette audience singulière. M. le curé, bien qu'il eût la conscience absolument pure, sentit de nouveau le terrible tremblement secouer ses mollets.

« Monsieur le curé, asseyez-vous là. »

Il y avait, dans le ton de l'archevêque, un mélange de douceur et de sévérité dont le prêtre resta saisi.

« Asseyez-vous là... près de moi. »

— Mille grâces, Eminence!

— Ne me remerciez pas...

Dites-moi : est-il vrai, comme on me l'affirme, que vous soyez de première force aux taureaux?

M. le curé, très rouge, les yeux baissés, répondit :

« On le prétend, Eminence... On me fait la faveur de le prétendre..., une faveur im méritée! »

— Non pas. Ceux qui m'ont dit cela, monsieur le curé, ne vous ont fait aucune faveur mais, au contraire, une injure grave... Qu'y a-t-il de vrai dans ce que l'on m'a raconté?

— La vérité est que je ne suis qu'un amateur, Eminence..., un simple amateur.

— Et ce talent d'amateur..., jusqu'où va-t-il?

— Pas loin, Eminentissime Seigneur... pas loin... Une petite promenade dans les pâturages, après dîner..., rien de plus... Je

descends au bord du Jarama me divertir un peu à caper quelque taureau *bravo*... Le samedi, à l'abattoir, je m'amuse un instant avec la bête qu'on va tuer... Les jours de *corrida*, je pose quelques banderilles par-ci par-là et — si le taureau doit mourir — je l'expédie d'un seul coup... Voilà! »

Monseigneur écoutait, la face cramoisie, rougeur que le bon curé attribuait à l'enthousiasme de Son Eminence pour les choses du sport.

L'archevêque s'était levé.

« Assez, monsieur le curé! s'écria-t-il d'une voix sévère... Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage pour déclarer que vous êtes indigne d'exercer la tutelle des âmes qui vous fut confiée. »

— Eminence!... balbutia Don José tout blême.

— Pas un mot de plus!... Toute ma joie de ce matin, l'éphémère joie que j'éprouvais en constatant votre zèle, m'est douloureusement ravie par le scandale de votre conduite. A dater de ce jour, j'ai le triste devoir de vous retirer l'exercice du Saint Ministère!

— Pardon, Eminence, pardon! » sanglota Don José, tombant à genoux devant le prince de l'Eglise.

Mais l'Eminence fut inflexible. Pour mieux marquer son déplaisir, Elle ajouta que, au lieu de passer la nuit à Paracuellos, comme Elle l'avait d'abord décidé, Elle pousserait, le soir même, jusqu'à Ajalvir.

La nouvelle se répandit bien vite. Monseigneur retirait à M. le curé l'autorisation de célébrer la messe et de confesser... Monseigneur allait partir dans une heure... Le bourg était consterné.

« Et dire que c'est moi, — gémissait le señor alcade — dire que c'est moi qui, sans le vouloir, ai dénoncé notre curé! »

Vainement la municipalité en corps, vainement une députation de notables allèrent implorer le cardinal. Le prélat ne sourcilla pas.

Assurément il lui en coûtait; mais c'était pour lui un devoir



de conscience de ne pas permettre qu'un prêtre oubliât son caractère sacré au point de s'adonner à des exercices aussi contraires à la dignité du sacerdoce.

Cela dit, Son Eminence donna le signal du départ, laissant

d'ailleurs la population fermement résolue à remuer ciel et terre pour obtenir la grâce de son curé.

Quant à l'infortuné Don José et à sa mère, ni l'un ni l'autre n'eut le courage de se montrer pour reconduire Son Eminence.



Tous deux demeurèrent à la maison, à pleurer et à prier, suppliant le très miraculeux Christ de la Oliva d'apaiser le courroux archiépiscopal.

Monseigneur, après une rapide visite aux paroisses échelonnées sur la rive droite du Jarama, avait passé la nuit à Algete. Il comptait, de là, regagner directement Madrid, afin de s'y reposer quelques jours avant d'achever sa longue tournée diocésaine.

Durant toute la soirée les pétitions se succédèrent de la part du peuple de Paracuellos. Les personnes les plus considérables de la province vinrent plaider la cause de Don José, un prêtre exemplaire, n'eût été sa malheureuse passion pour les taureaux. Démarches, requêtes, n'obtinrent pour toute réponse qu'un impitoyable : *Dixi !*

M. le curé et sa mère n'avaient plus d'espoir qu'en Dieu. Le couple s'achemina donc vers Cobeña, avant le lever du soleil, à seule fin d'entendre la messe à l'autel du Très-Saint-Christ de la Oliva. Peut-être de ferventes prières obtiendraient-elles, par une intercession miraculeuse, que Monseigneur le cardinal pardonnât au prêtre coupable et contrit.

La messe ouïe, l'oraison dite, et longuement, ils se disposaient à repartir, lorsque les cloches se mirent en branle. L'archevêque, qui arrivait d'Algete, se dirigeant sur Madrid, faisait son entrée dans Cobeña.

Le miracle, c'était le miracle ! Dieu lui-même avait conduit la vieille femme et son fils sur le passage du primat des Espagnes. Que ne profitaient-ils de l'occasion pour présenter eux-mêmes leur supplique ! Ils coururent se poster à l'entrée du village, près de la fontaine, et, quand parut le cortège, ils se prosternèrent en sanglotant.

Le primat, profondément attendri, les releva avec bonté. Mais,

cette fois encore, sa volonté de prélat l'emporta sur la faiblesse de l'homme. Une fois de plus, le misérable Don José se vit refuser sa grâce. Monseigneur, après une courte halte, continua sa route à pied vers le bac de Paracuellos où son carrosse attendait.

Don José et sa mère suivaient de loin, tristement. La vieille, la mantille rabattue sur le visage, s'efforçait de cacher ses pleurs à son fils : celui-ci dissimulait son désespoir dans les plis de sa cape relevée jusqu'aux yeux.

Au lieu de descendre dans les prairies, ils allaient couper au plus court, par les crêtes, quand, soudain, M. le curé s'écria :

« Mère, passons par en bas !... Vite, vite ! » Il n'était que temps. En bas, la situation devenait grave.

Au moment précis où le cardinal-archevêque et son escorte pénétraient dans les pâturages, un taureau de belle taille, qui n'avait plus quitté de l'œil cette tache rouge apparue tout à coup sur l'horizon, le majestueux va-et-vient de cette robe de pourpre à longue traine, au flanc de la colline, prit son élan tête baissée, avec la vélocité d'un boulet, malgré les efforts, les cris des *vaqueros* effarés.

Le cardinal et sa compagnie, voyant la bête foncer sur eux, pressèrent le pas pleins d'épouvante. Peines perdues : le taureau faisait plus de chemin en une seconde que les fuyards en une minute. Les gens de la suite, que la peur éperonnait, se hâtèrent de regraver la colline et de se mettre en sûreté sur les rochers. Mais Monseigneur, dont le maudit embonpoint réprimait l'essor, à bout d'haleine, glissant, trébuchant à chaque pas, dut renoncer à chercher le salut vers les cimes. Force lui fut de battre en retraite par les prairies.

Il allait, la soutane au vent, la face congestionnée, appelant à son aide Dieu et les hommes. Il allait et, de plus en plus proches, retentissaient derrière lui les furieuses foulées. Un souffle ardent lui passa sur la nuque... Il recommanda son âme à Dieu...

Tout à coup il lui sembla que la poursuite était moins vive... Positivement..., le galop menaçant s'éloignait. Il tourna la tête et jeta un cri, un cri d'allégresse, d'espérance, d'inexprimable gratitude.

M. le curé de Paracuellos, voyant son archevêque en si grand péril, venait de s'élancer au-devant du taureau, sa cape déployée. Il attaquait, se dérobait, sautait, ballait, virait, et par ces feintes, ces voltes savantes, un manège dont la grâce hardie eût soulevé l'admiration des connaisseurs, il arrêta, attirait à lui la brute étonnée. Cependant les *vaqueros* accouraient armés de fortes piques et forçaient l'agresseur à rallier en quelques bonds le reste du troupeau.

Monseigneur, le visage inondé de douces larmes, tendit les bras à son sauveur.

« Monsieur le curé, dit-il en le pressant sur son cœur, dans le péril que je viens de courir, dans le salut que je vous dois, j'admire un miracle de Dieu. Il lui a plu de châtier ainsi ma sévérité excessive envers vous. Demandez-moi ce que vous voudrez ; comme homme, je suis à votre merci ; comme archevêque de Tolède je vous rends dès maintenant les licences ecclésiastiques dont vous n'avez jamais cessé d'être digne.

— Soyez béni, Monseigneur !... » murmura Don José.

Il s'était jeté à genoux. Le cardinal lui prit les mains.

« Relevez-vous, Monsieur le curé, et ne me remerciez point. Donnez-moi seulement votre parole que jamais plus il ne vous arrivera de profaner la cape du prêtre en la traînant aux pieds d'une brute féroce.

— Ah !... Monseigneur, je vous le jure, répondit Don José avec toute l'effusion de son âme. Je jure à Votre Eminence, sur ma foi de prêtre, sur mon honneur d'homme, de sacrifier ma vie plutôt que de manquer à ce serment ! »

La mère et le fils, au comble de leurs vœux, escaladèrent le sentier qui mène au village. Et bientôt, à pleine volée, les cloches sonnèrent ; pendant plus d'une heure, elles égrenèrent sur la vallée leurs notes joyeuses. Le primat était déjà loin ; il venait de disparaître dans la direction de Barajas, que le peuple rassemblé devant l'église s'égosillait encore à pousser d'assourdissants vivats en l'honneur de Monseigneur le cardinal-archevêque de Tolède et de M. le curé de Paracuellos.

poste ; mais il est seul au presbytère. Sa mère repose maintenant au pied du clocher de pierre grise, à l'ombre duquel s'est écoulée doucement sa vieillesse.

M. le curé, lui, est encore dans la force de l'âge, actif et robuste comme à vingt ans. Sa vie cependant est singulièrement changée, l'emploi de son temps bien différent de ce qu'il était jadis. Les loisirs employés naguère à courir le taureau, il les consacre à l'étude de la médecine.

Un après-dîner, il revenait de visiter un malade dans une pauvre métairie, à une demi-heure du village, au bord du Jarama. Quelques remèdes de bonne femme, de douces paroles, et surtout une dizaine de réaux discrètement glissés dans la main, avaient reconforté le patient. Don José traversait les pâturages, lorsqu'il se vit assailli par un taureau de méchante mine. La bête, sortie tout à coup d'un pli de terrain, fonçait sur lui. Il voulut fuir ; le taureau le gagnait de vitesse. Alors, il fit volte-face et, d'instinct, porta la main à son manteau, cette même cape avec laquelle il avait jadis sauvé la vie à Monseigneur le cardinal-archevêque de Tolède ; mais, au moment de la déployer, il la rejeta en arrière, d'un geste brusque, comme si l'étoffe lui eût brûlé la main..... Une minute plus tard, dans l'herbe souillée de sang, M. le curé de Paracuellos était étendu, la cape sur l'épaule, la poitrine trouée d'un coup de corne au cœur.

Telle est l'histoire de mon curé. Ses paroissiens n'ont point demandé qu'on le canonisât. Peut-être craignaient-ils que la morgue des adeptes du grand art, virtuoses de l'épée et de la banderille, gens peu commodes par caractère, ne devint plus insupportable encore, le jour où ils apprendraient qu'il y a un torero parmi les saints.

ANTONIO DE TRUEBLA.

Adapté de l'espagnol par Marcel Monnier.

(Illustrations de Luqué).

Des années ont passé. Le señor Don José occupe toujours son



Le Mariage de Minuit

Par TANCREDÉ MARTEL

Suite (*)

VI (Suite)

SUR l'injonction du marquis, le moine avait détalé et regagné sa troupe.

Là, il tint une sorte de conseil avec les trois officiers en uniforme espagnol, — un capitaine, un lieutenant et un alferez, — qui avaient rendu l'arrêt. Après quelques minutes d'un colloque vif, animé, souligné de gestes violents et frénétiques, Télémaco, résolument, revint de nouveau se poster sous le balcon.

« Ave Maria purísima! cria-t-il à tue-tête.

— ... Sin pecado concebida... Quien es? demanda don Gabriel en reparaisant à la fenêtre.

— Gente de paz!

— A la bonne heure, hermano. »

Cependant, l'impitoyable chartreux avait relevé la pointe de son épée. Alors, d'un ton d'une implacable et cruelle assurance :

« Les délégués de la junte prétendent, dit-il, que les devoirs de l'hospitalité sont et demeurent suspendus à l'égard de votre hôte, par suite de sa condamnation à mort pour le service de notre bien-aimé prince et seigneur, le roi Ferdinand VII. L'homme doit mourir. Marquis, livrez-nous l'officier.

— Que Dieu et mon roi me crachent sur le cœur et sur la face, si jamais je consens à pareille forfaiture! Je ne livrerai pas l'officier français.

— Retire-toi, mauvais frère! cria le curé Pascal en montrant le poing à ce camarade d'une autre robe... Déguerpis, bandit, et vas faire ta coulepe, au pain et à l'eau, dans quelque oubliette de la Cartuja!

— L'abbé, dit doucement le marquis, veuillez vous retirer vous-même. »

Le curé obéit, tout penaud.

« Ainsi, mon frère, reprit mielleusement la voix toujours claire et calme de Télémaco Bosquito, vous voulez empêcher l'exécution de la sentence de mort? »

— Absolument!

— Mon frère, votre château va être mis à sac. Nous allons employer la force.

— Savez-vous à qui vous parlez? Je suis d'une maison où l'on ne craint que Dieu. Je garde l'homme.

— Muerte al Francés! » hurla le moine.

Et le terrible cri fut aussitôt répété par les mille furieuses voix de la guerrilla de Saint-Ignace. Peu après, le bruit des tromblons, des carabines qu'on armait, arriva aux oreilles du marquis. En trois secondes il s'échappa littéralement du salon, descendit l'escalier, fit ouvrir la porte, écarta les valets, alla se planter devant le moine, et l'interpellant à son tour, comme illuminé d'une soudaine inspiration : « Approchez, frère, » dit-il.

Le moine s'avança, le visage impassible, la pointe de l'épée vers le sol. Il paraissait quarante ans, les yeux brillants et tachés des fièvres de l'ambition, la tempe rasée luisant comme un vieil ivoire, les maxillaires énormes. La main était petite et maigre, la bouche fine annonçait même un homme d'esprit.

« Mais vous ne comprenez pas, vous ne devinez donc pas! dit le marquis en se penchant vers l'oreille du chartreux, que la vie de cet homme m'appartient. Ce Français est à moi! Mon honneur l'exige.

— Juste ciel! murmura Bosquito à voix basse... Dona Blanca...? »

— Il l'a séduite! Etes-vous espagnol, don Télémaco? »

Félix Calandre eût été peut-être ravi d'entendre qu'on lui attribuait un tel honneur, mais ce dialogue étrange échappait à tout le monde.

« Marquis de Villamarino, dit le moine un peu ébranlé, il me faudrait une preuve de la légitimité des droits que vous prétendez avoir sur ce diabolique Français... Que voulez-vous, j'exècre ces gens-là, si d'autres les ménagent. Le jugement des délégués militaires de la junte est formel. Rien ne l'infirme encore dans mon esprit. Acta, non verba.

— On doit célébrer le mariage des deux jeunes gens.

— Quand cela? »

— A la paix. Vous êtes un excellent inquisiteur.

— Impossible d'attendre, mon frère... Je ne m'inclinerais que devant un mariage qui serait célébré tout de suite et en ma présence. On pourrait alors, — si vous y tenez, — continua le serviteur de saint Ignace avec un jeu de physionomie qui fit frissonner le marquis, — vous accorder la grâce du mari de dona Blanca, de votre fils... sous la condition toutefois, acheva l'effrayant personnage avec l'à-propos que la casuistique donne toujours aux hommes d'église, qu'il consentirait à demeurer prisonnier sur parole, jusqu'au retour à Madrid de notre légitime roi. Dans ce cas-là, la junte vous autoriserait à le garder chez vous, en vous rendant responsable de ses moindres actes.

— Je m'engage pour lui. Vous avez ma parole. Retirez-vous, mon frère.

(*) Voir le Figaro Illustré, fascicules de Février et Mars 1892, pp. 21 et 46.

— J'attends les fiancés, répondit froidement le terrible chartreux.

— Savez-vous que vous êtes un homme implacable, don Télémaco? »

— Je sers mon roi. »

Et, sur la face émaciée du fanatique personnage, passa une singulière expression de fierté et de grandeur sauvages. Comme toutes les passions humaines, les passions politiques ont leur majesté et leur beauté. Ce moine en était une preuve vivante.

« Eh bien! mon père, que nous apportez-vous, la guerre ou la paix? demanda avec une réelle anxiété dona Blanca, quand elle vit reparaitre le marquis.

— La paix... ma fille; je vous serais obligé de vous rendre dans votre oratoire, où je vais aller vous rejoindre... Voici, ajouta plus bas don Gabriel, la clé de votre baguier. Vous en aurez besoin.

— Bon, pensa dona Blanca, la vie de M. Calandre va me coûter quelque bijou. »

Mademoiselle de Villamarino venait à peine de sortir que le marquis, ayant déposé son majestueux tricorne, marchait droit à ses deux convives et à Matarens :

« Ils sont exaspérés, enragés, ces guerrilleros de malheur, et leur Télémaco Bosquito est un sectaire d'une ténacité incroyable. Il parle de fusiller les gens comme d'autres de boire un verre de Xérès... Il ne me reste plus qu'une façon de vous sauver, mon cher Calandre, je vais l'employer. Mais il faut, au préalable, que vous consentiez à quitter votre uniforme... qui les ferait voir rouge. José va vous donner un de mes habits. — Il le faut, ajouta-t-il en voyant poindre dans le regard de l'officier les symptômes d'un refus.

— Mais, dit crânement Félix, je suis militaire et ne puis guère consentir...

— Nous allons nous rendre à l'église, vous comme les autres... surtout vous. Il s'agit d'un mariage à la célébration duquel nous devons tous figurer.

— Quel mariage? demanda Félix extraordinairement étonné. Ils ne veulent donc plus me fusiller?

— Non... Ils accordent à mon gendre ce qu'ils eussent refusé à mon hôte, les lâches! »

Le chef d'escadron de la garde jeta au curé un rapide coup d'œil, comme pour lui demander si le vieillard n'avait pas été subitement atteint de folie. Mais le digne prêtre, ne comprenant d'ailleurs rien à ce regard, attendit des seuls événements le mot de l'énigme.



« Pour tout dire, mon cher commandant, continua le marquis d'un air quelque peu embarrassé, votre union purement religieuse avec mademoiselle de Villamarino va être célébrée... Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que cet acte, n'ayant aucun caractère de légalité civile dans votre pays, n'engage en rien ni l'âme, ni la personne des conjoints. Tous deux, vous demeurez libres à jamais et au grand jour... Dona Blanca, depuis la mort de son fiancé, est dans une situation morale telle que ses devoirs de chrétienne, — puisqu'il s'agit de vous sauver la vie, — peuvent se concilier avec le deuil de son cœur. Je suis sûr qu'elle va consentir; et aux yeux de toute cette canaille indigne d'être espagnole, acheva le marquis en montrant le jardin où attendaient les guerrilleros, vous passerez pour... »

— Pour votre... Non ! monsieur le marquis, cela est impossible... Ma pauvre vie ne mérite pas le grand honneur que votre admirable délicatesse, votre plus que noble générosité vous poussent à m'offrir comme une planche de salut ! Même à titre de simple lien amical, tout spirituel, à mille lieues d'une apparence de valeur quelconque devant les lois et les hommes, ce mariage n'en constituerait pas moins pour mademoiselle de Villamarino, dont je sais toutes les ferveurs de bonne catholique, une gêne, une entrave, peut-être même une... légère humiliation... Mieux vaut mourir !

— Mieux vaut vivre, enfant ! s'écria le marquis en serrant avec une juvénile chaleur la main du loyal officier... Mon cher enfant !... mes cheveux blancs me donnent le droit de vous appeler de ce nom... N'avez-vous pas en France un empereur, des amis, une mère !... Une mère ! ajouta le vieillard d'un ton ému.

— C'est vrai ! fit douloureusement Félix.

— Eh bien ! vivez pour elle ! Je vais préparer notre complice à ce stratagème... sacré, — je ne crains pas de dire le mot, puisque la vie d'un vaillant homme en dépend... Quant à vous, don Pascal, disposez-vous à célébrer une messe de mariage. Cascaron, qui a quelque obligation à Notre-Dame d'Atocha, vous la servira.

— Mais je ne suis pas à jeun ! s'écria l'ecclésiastique avec terreur, je ne puis toucher aux vases sacrés !

— Pardon ! il va être minuit, dit le marquis en montrant du doigt un cartel richement ciselé et dû au propre horloger de Philippe IV.

— Pour moi, observa fièrement Félix, je ne puis accepter un tel honneur qu'à la condition de conserver mon uniforme. »

Le marquis n'osa rien répliquer. Dans l'oratoire, il eut fort à faire pour vaincre les scrupules de dona Blanca. Toute sa foi catholique, la noblesse de sa race, les répugnances de son sang, son dédain pour les gens privés de naissance, l'éloignaient d'une telle pensée. Sans parler du pauvre Juan !

« C'est un être plein d'honneur, un galant homme, incapable de se méprendre sur la pensée de dévouement, l'esprit de charité qui vous aura guidée... Il est perdu, Blanca, si vous l'abandonnez ! Ces hommes sont là et l'attendent... »

Alors elle s'abîma, pendant de longs instants, dans la mêlée de ses pensées douloureuses et confuses... Donner, au pied des autels, et devant tous, sa foi et sa main à cet homme, n'était-ce pas pour elle, catholique et fiancée inconsolable, une injure faite à Dieu et à la mémoire de Juan ?... Sans doute, mais la charité chrétienne avait ses impérieuses exigences. Ce mariage sauverait la vie à un homme, et à un homme capable de reconnaissance et de délicatesse, à un homme qui n'oserait jamais prétendre à la moindre parcelle de son cœur. D'ailleurs, la guerre finie, l'Espagne une fois libre, cet étranger, ce passant, ce Français ne disparaîtrait-il pas pour jamais ? Pouvait-elle se refuser, pour éviter qu'on répandît du sang, à l'accomplissement du plus émouvant des sacrements, de la plus poétique action d'une existence de jeune fille ?

A ce moment quelques cris de mort, provoqués par un dénouement trop long à leur gré, et aussi la crainte d'avoir été les jouets du marquis, échappèrent aux guerrilleros. Quelques-uns même des plus décidés allèrent se poster devant les issues du château. Un muletier d'Avila déchargea d'ennui sa carabine, qui retentit dans le vallon comme un coup de tonnerre. Un glas funèbre sonna dans l'âme anéantie du vieux gentilhomme.

« Entendez-vous, mon enfant bien aimée ! Ces hommes vont réclamer du sang... Laisserons-nous massacrer ce malheureux sous nos yeux !

— Soit... j'y consens... par pitié ! dit la fière espagnole. Dieu m'absoudra ! »

Dans le jardin, quand elle descendit au bras de son père, le bouquet de fleurs d'oranger à son corsage de velours noir, la mantille de dentelles cachant à peine à moitié ses longues nattes blondes, les rangs de la guerrilla, le froc de Bosquito en tête, s'ouvrirent avec un long murmure d'admiration pour la laisser passer. Derrière elle, le curé, Matarens et Félix fermaient la

marche. Les prunelles de tous ces hommes se portèrent avidement sur l'uniforme du fiancé, mais pas un ne bougea. L'officier, impassible, semblait ne rien voir. Peut-être songeait-il aux suites bizarres qu'avait eues son aventure. Fort heureusement l'homme manquait de vanité, quoi qu'il eût eu d'assez nombreux bonheurs féminins. Aussi se promit-il bien de ne pas dire un mot de cet invraisemblable mariage dans les salons de la générale J..., où il fréquentait assidûment.

« Ni surtout aux camarades, ajouta mentalement Félix. Ils se moqueraient trop de moi. Et cependant, je vois d'ici l'église ! »

On atteignait, après vingt minutes de marche, la cure de Briviesca. Quelques villageois, attirés par la rareté d'un mariage à pareille heure, ou mis au courant de la façon brusque dont on l'avait décidé, voulurent en être les témoins. Toute la guerrilla entra dans la vieille église, le chef au premier rang, lorsque vinrent à tinter lentement les douze coups de minuit. Les crosses des carabines répondirent en s'abaissant sur les dalles du chœur. Le marquis de Villamarino ne dédaigna pas d'aller tenir lui-même l'orgue, et le curé célébra la sainte messe avec un remarquable sang-froid.

Quand tout fut terminé, les signatures échangées à la sacristie, la jeune mariée laissa à don Pascal deux cents doublons pour les pauvres de la paroisse.

Télémaco Bosquito, l'âme et la tête de la guerrilla, n'eut pas de peine à faire ratifier sa décision par les trois délégués de la

junte et la bande. A voir toutes ces faces farouches, ces hommes agenouillés et donnant les marques de la plus profonde piété, de la plus sincère ferveur, nul n'eût pu croire que l'idée de verser le sang les possédait encore quelques minutes auparavant. Mais lorsque le cortège reparut dans la nef, l'église était déjà vide. La guerrilla venait de partir.

Un peu plus tard, au moment de prendre congé de ses hôtes, le chef d'escadron Calandre s'avança vers mademoiselle de Villamarino.

« Mademoiselle, dit-il, je ne sais comment vous remercier... Grâce à vous, peut-être reverrai-je ma pauvre mère ! »

Hélas ! à ce même moment, dona Blanca se souvint à la fois de Juan, qui était comte, et de l'humble naissance de l'officier de chasseurs. Un épais nuage d'alcarrazas, passant devant ses yeux, lui cacha non seulement la personne de Félix, mais encore l'empêcha d'écouter les chaleureux remerciements du pauvre diable. Pour comble de malheur, le « marié » eut la fâcheuse inspiration de demander à baiser la belle main à laquelle il venait de glisser un anneau d'or. On lui répondit en se déclarant *refriada* et par un port de tête à humilier l'Olympe... « Ce n'était pas l'usage en Espagne, on était d'ailleurs enchantée d'avoir conservé à la France une vie qui promettait d'être glorieuse, » etc.

Le visage de l'officier s'empourpra, l'espace d'une seconde. Puis, il fit un profond salut et se retira sur-le-champ, la mort dans l'âme. Au moment où le marquis se disposait à le rejoindre dans sa chambre, afin d'adoucir le choc produit par l'excessive susceptibilité de dona Blanca, cette dernière ajouta encore au chagrin de son père, déjà fort éprouvé à la suite de cette journée d'émotions.

« Je ne sais trop pourquoi, dit-elle au marquis, cet homme m'est maintenant insupportable. Ce n'est pas sa faute, à coup sûr, car la nature l'a fait aimable, et je le sais brave comme un lion. Cependant, je ne me sens pas le courage de consentir à le revoir. »

VII

Un mois se passa. Le canon avait tonné plusieurs fois dans la montagne. Palafox vint loger au château, puis, le lendemain



10 novembre, ce fut un général français, Mouton, le futur comte de Lobau. Il ne resta qu'une nuit, se contentant de deux petites pièces, et réprimanda vertement quelques sapeurs d'avoir installé leur cuisine dans le jardin. Le marquis prétexta une indisposition, dona Blanca se montra invisible, et le général dina tout seul, silencieusement servi par Cascarón. On ne le revit point, ni ses soldats.

Au bout de ces trente jours, le commandant Calandre ne portait plus son bras gauche en écharpe. Mais sa situation morale laissait à désirer. Il éprouvait quelque stupeur de n'avoir pas été

invité, une seconde fois, à la table du marquis. Jamais mademoiselle de Villamarino ne remit les pieds dans la chambre du blessé. Cependant, comme les fenêtres de la bibliothèque, à peu près devenue, par ordre du marquis, le salon particulier de Félix, donnaient sur les allées du parc, l'officier put apercevoir deux ou trois fois la jeune fille. Mariquita l'aidait à cueillir des œillets. A la longue, dona Blanca, convaincue que le commandant passait la plus grande partie de ses journées à la fenêtre, finit même par ne plus paraître au jardin. Cascarón et la camériste eurent mission de veiller sur ses fleurs préférées.



M. de Villamarino n'avait pas cessé, quant à lui, de faire à Félix de fréquentes visites, que celui-ci rendait fort ponctuellement. Don Gabriel, de plus en plus, se sentait entraîné vers la nature droite de son hôte. Il ne revenait pas lui-même de la rapidité avec laquelle se cimentait cette amitié, vieille de quarante jours. Le marquis déployait la *Gaceta* devant le convalescent, et souvent la lisait lui-même. On touchait alors à la fin de novembre. Napoléon étant de sa personne en Espagne, la pacification du pays commençait à se dessiner. Bessières et Moncey faisaient des miracles. Calandre, hors de lui, parlait maintenant de partir, d'aller rejoindre l'armée.

« Que doivent penser mes camarades, mon colonel ? Peut-être me croit-on mort. » Le marquis, l'apaisant de son mieux, s'opposa formellement à toute tentative de départ.

« Quinze bons jours de repos vous sont encore nécessaires, au dire de Matarens. Et puis, mon cher Calandre, j'ai presque des droits sur vous... N'êtes-vous pas un peu mon... »

— Votre prisonnier ? » demanda anxieusement Félix, songeant à la mystérieuse façon dont les guerrilleros s'étaient calmés, certaine nuit.

Il ne pensait point dire aussi bien la vérité. Le marquis, pour ne pas l'attrister, se garda de lui laisser croire un seul instant à la perte de sa liberté.

« Mon ami ! Vous êtes mon ami ! » répondit-il vivement.

Félix n'en avait pas moins quelque inquiétude sur sa véritable situation. Mais il ne crut pas devoir la faire partager à don Gabriel. Un de ses fréquents sujets de conversation, c'était « la santé » de mademoiselle de Villamarino.

« Dona Blanca se porte bien, mais est un peu triste, assez même pour rechercher la solitude... »

Le marquis rougissait trop en disant cela ; et Félix ne pouvait s'empêcher de tomber dans une mélancolique rêverie. « Pourquoi, songeait-il, m'a-t-elle ainsi banni de sa présence ? Pourquoi me refuser l'innocente faveur de lui baiser la main ? »

Deux ou trois fois par semaine, l'aimable vieillard venait lui-

même dîner avec Calandre. La table, toujours couverte des mets et des vins que celui-ci préférait, était dressée dans la bibliothèque. Le marquis avait même spécialement attaché Pedro à la personne de son jeune ami. Ces soirs-là, don Gabriel se contentait de donner le bras à sa fille pour la conduire devant l'unique couvert de la table châtelaine ; après quoi il mettait son tricorne, l'air affairé.

« Allez, mon père... Je devine que vous dînez avec... lui ! Ne le faites pas trop attendre, » finissait par dire Blanca, après avoir joui quelques instants de la gêne du marquis.

Don Gabriel épiait patiemment l'heure où sa fille témoignerait elle-même le désir de se retrouver avec leur hôte. Toutefois, le caractère altier, vraiment castillan de dona Blanca, lui laissait peu l'espoir d'une réconciliation entre ces deux êtres jeunes et beaux, qui s'adoraient peut-être à l'insu l'un de l'autre. Force avait donc été de tirer parti des vastes appartements du château. Félix, toujours logé dans l'aile droite, au second étage, gardait la jouissance, du côté du parc, d'une entrée et d'un escalier particuliers. Toute rencontre était à peu près impossible. Eût-elle eu lieu, d'ailleurs, que le marquis ne s'en fût pas ému outre mesure, car il savait maintenant jusqu'à quel point l'officier français possédait le sentiment de sa dignité. Tout en soupirant après la fin de sa convalescence, son retour au régiment, le jeune homme se perfectionnait dans l'étude de la langue de Calderon, mettait à contribution les elzéviros français et les beaux livres espagnols du marquis. Il réussissait presque à prendre son mal en patience. Aux heures de ses solitaires repas, deux superbes lévriers de Quintanapalla, d'une race et d'un port royaux, si ces mots peuvent s'appliquer à des lévriers, lui tenaient compagnie ; et bien souvent leur maître lui-même se montrait. Un matin, mis en verve par un beau soleil, Félix demanda de la toile, des couleurs, un chevalet, et commença l'esquisse d'un portrait de femme. Lorsque don Gabriel apparut, vers la fin de la journée, il n'eut pas grand-peine à reconnaître les traits du « modèle ».

« Mademoiselle de Villamarino sera tout à fait flattée d'apprendre que vous ne l'oubliez pas... Mais c'est que vous avez un

véritable talent de coloriste, mon cher ! Goya ne désavouerait nullement l'expression de ce regard, et Vélasquez reconnaîtrait un élève rien qu'à la façon galante dont ce nœud de ruban est posé... Où diable avez-vous trouvé le temps d'étudier la peinture ?

— Goya ! Vélasquez ! Voilà de bien grands noms à propos d'une pauvre esquisse... Je ne peins, ajouta Félix, qu'en *amador*, comme dit votre joli mot espagnol. Mais je tiens à laisser ce portrait aux mains de dona Blanca, comme un faible témoignage de la reconnaissance que je lui dois... si toutefois M. le marquis de Villamarino veut bien y consentir.

— Que votre délicatesse n'ait aucune inquiétude sur ce point, mon cher Calandre. Votre portrait est agréé d'avance. On s'en montrera très flatté... C'est égal, je ne pensais pas que la garde impériale trouvât encore le moyen de rendre ses devoirs à Apollon, dieu des arts, après toutes les terribles messes qu'elle chante à Bellone ! »

Félix se mit à sourire.

« Je fréquente un peu l'atelier de M. le baron David, premier peintre de Sa Majesté, où ladite garde a ses entrées, et dans mon enfance, j'ai longtemps flâné au Louvre, sans compter un petit séjour à l'école des Beaux-Arts, où j'ai dessiné l'académie. Mon père, un pauvre artisan, un humble potier-céramiste d'Alby, en Languedoc, était lui-même un peu peintre. N'allez pas croire au moins que je sois le seul dans la Grande-Armée à coquetter avec les arts. Le général Gouvion Saint-Cyr, celui-là même qui fait la guerre en Catalogne, a été bon peintre, après avoir été comédien ; M. le maréchal duc de Dalmatie se connaît en tableaux de maîtres autant qu'homme d'Espagne ; et, pourquoi vous le cacher ? le maréchal Victor, que l'empereur vient de faire duc, passe pour avoir été violoneux avant de tenir le tambour au 37^e de ligne. »

Le lendemain, à son réveil, Félix trouva dans la bibliothèque un certain nombre de portraits et de pastels, deux ou trois miniatures représentant les magnifiques traits de mademoiselle de Villamarino. Il va sans dire que don Gabriel, désireux de rafraîchir la mémoire du peintre amateur, ne manqua pas d'y joindre certaine miniature de Goya qui représentait madame de Villamarino à sa vingtième année. Il y avait une telle identité de physionomie entre la jeune marquise et sa fille, que Calandre prit d'abord ce petit chef-d'œuvre de finesse et de grâce pour un authentique portrait de la fière Blanca. A la longue pourtant, ses yeux exercés et, il faut bien le dire, sa mémoire d'amoureux, la plus implacable de toutes les mémoires, lui permirent de constater l'innocente supercherie du marquis. Félix découvrit avec joie que « sa femme » possédait des yeux plus grands et plus noirs. Le roux de la chevelure jouissait aussi, chez cette dernière, d'une flamme plus dorée, plus vénitienne. En quelques jours, il joua

Godofredo, le plus aimé des deux lévriers qu'il nourrissait des reliefs de sa table.

Le 5 décembre, le portrait de mademoiselle de Villamarino reçut le dernier coup de pinceau, et le commandant de chasseurs, assez content de lui, y apposa solennellement son monogramme. Fidèle à la coutume de plusieurs peintres de l'école castillane, il ne manqua pas non plus de placer, à côté de ses initiales, une devise empruntée à la littérature du pays. Un instant, sa pensée s'arrêta sur la réflexion suivante : *Siempre se echa la culpa al pobre*, — qu'il traduisait librement par : « Je n'ai pas de particule. » Mais cette devise avait le double inconvénient d'être d'allure trop cavalière et d'alarmer la susceptibilité de dona Blanca, qui s'autorisait de la chose pour refuser le tableau. Un volume de sonnets castillans, traînant à portée de son chevalet, vint enfin le tirer d'affaire. De son plus fin coup de pinceau, l'artiste en dolman peignit alors ce simple vers, qui laisse tant de place à la pensée des grandes âmes : « *El Amor mata la muerte* : l'Amour est plus fort que la mort. »

Au dîner, le marquis lui annonça deux nouvelles, une grande et l'autre plus modeste. Cette dernière, c'était la mort de ce drôle d'Abascual, fusillé par ses propres frères en guerrilla, à la suite de quelque trahison nouvelle.

Ensuite, Napoléon venait de remporter une grande victoire à Somo-Sierra. Il marchait maintenant sur Madrid. Quelques journaux français, la *Gaceta*, un numéro du *Times*, — ce dernier introduit en contrebande, — donnaient des détails. Il paraît qu'un escadron de lanciers polonais avait fait merveille au sommet d'une crête.

« La belle charge ! Et ne pas être là ! s'écria tristement Calandre, après avoir dévoré quatre ou cinq relations différentes de la bataille de Somo-Sierra... Sont-ils heureux, ces gens de Varsovie ! Quant à moi, je n'ai pas de chance ! »

Et le pauvre prisonnier s'abîma dans un silence farouche, d'où le marquis eut grand-peine à le tirer.

« Savez-vous, mon cher maître, que votre *Jeune dame au lévrier* est décidément un joli morceau ? » murmura le gentilhomme en désignant la toile, qu'éclairait vivement le reflet du candélabre.

Mais Félix n'était guère à la conversation, mangeait à peine. Sa pensée, visiblement, habitait ailleurs. Un grand combat se livrait en lui. Tout à coup, il saisit nerveusement les mains du marquis, et le caressant d'un regard chargé d'affection :

« Monsieur le marquis, dit-il, ma résolution est prise. Je partirai après-demain. Cette vie d'inaction me pèse, me tue lentement. Souffrir plus longtemps m'est impossible, et je vous demande, comme une dernière marque de bonté, de me prêter un de vos chevaux, que Pedro vous ramènera dès mon arrivée à Burgos, où l'état-major français me remontera.

— Vous prendrez l'andalou, mon cher, je ne connais pas de meilleur animal pour la selle. Mais j'entends que vous le gardiez. Il est à vous. Ce sera un souvenir de votre ami don Gabriel.

— J'accepte, répondit Félix joyeusement. Et maintenant, reprit-il en changeant de ton et de physionomie, voulez-vous, mon très cher et bien-aimé hôte et sauveur, demander pour moi à dona Blanca ce que les diplomates nomment, je crois, une audience de congé ?

— C'est convenu, » dit le marquis.

Il venait de comprendre que toute objection serait inutile. Maître Matarens l'ayant rassuré, la veille encore, sur la santé du commandant de chasseurs, M. de Villamarino sentait bien qu'il n'avait aucune raison sérieuse de s'opposer au départ de Félix pour Madrid, où Napoléon et la garde devaient être maintenant arrivés. La route de la Castille-Vieille était sûre, les vainqueurs ayant des postes dans presque toutes les villes, sans compter que l'uniforme français commençait à redevenir, dans le centre de la Péninsule, le plus solide des porte-respect. Restait l'engagement pris avec le chef de la guerrilla de Saint-Ignace, le terrible Télémaco Bosquito. Sur ce point, le marquis se sentait moins à l'aise. Toutefois il réfléchit que le moine passait généralement, depuis un mois, pour avoir été fusillé du côté de Valladolid ; et dès lors le vieux noble se sentit tout à fait en repos.

Le lendemain soir, dans sa chambre à coucher, Félix Calandre se demandait s'il écrirait à son colonel pour lui rendre compte de sa mésaventure et de son séjour forcé au château de Villamarino. La pendule marquait neuf heures. Dans un coin, Pedro bourrait de linge un énorme porte-manteau. Le sabre fourbi, les boutons correctement astiqués, le valet prit enfin congé de son maître temporaire, qu'il devait escorter pendant une partie de son trajet. Le commandant de chasseurs renonça sans peine à sa lettre, supposant avec raison qu'il arriverait presque aussitôt. Fort de cette facile décision, il se proposa de se mettre au lit plus tôt qu'à son ordinaire, ayant couru le lièvre toute la journée en compagnie de don Gabriel. Toutefois, Félix ne put se résoudre à se dévêtir avant d'avoir donné quelques regards à l'une des nombreuses miniatures qui lui parlaient de dona Blanca. Comme il mettait la main sur un médaillon élu entre tous, il crut entendre, dans la pièce voisine, le frôlement d'une robe contre les meubles. Sa fine ouïe d'homme de guerre, experte à surprendre le moindre bruit, perçut presque aussitôt le discret va-et-vient d'une mule sur le tapis. Sans hésiter, le cœur gonflé du plus improbable espoir, il prit sa lampe et ouvrit la porte conduisant à la bibliothèque. Son instinct ne l'avait point trahi. Dona Blanca était devant lui, rôdant autour de son portrait et s'éclairant d'une petite lampe. Il eut comme un éblouissement.

« Etes-vous folle, dona Blanca ! Et votre père ! Et mon honneur d'hôte et de soldat !



des pinceaux avec tant de courage que le portrait fut presque achevé. Puis, comme l'un des coins de la toile semblait exiger quelque ornement, Félix y logea le portrait fort ressemblant de

— Ne vous hâtez pas de me condamner... Si vous saviez ce que j'ai souffert ! Trop longtemps je me suis illusionnée sur mes véritables forces. J'avais trop compté sur moi, sur mon orgueil, sur ma fierté. Comme j'ai regretté, comme je me suis repentie de vous avoir mal jugé, méconnu... Mais je sens que ma volonté se défend mal... Je ne veux pas que vous nous quittiez sans emporter l'assurance que vous laissez ici une amie ! »

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, exténuée, anéantie. Son beau visage respirait une animation extraordinaire. Félix, troublé par cette radieuse apparition, déposa en tremblant sa

lampe sur une table où se voyaient encore les débris de son repas.

« Vous sentez bien, mademoiselle, dit-il en s'efforçant de redevenir maître de lui, que cette visite dont j'apprécie tout l'honneur et le prix, ainsi que le caractère amical, doit être excessivement courte... Avant tout, je vous en prie, rassurez-moi sur le danger auquel elle expose mon respect, ma reconnaissance, mon amitié pour votre père, et vous-même, et votre glorieuse maison. Le marquis sait-il que vous êtes ici ? — Mais je deviens fou, ajouta le jeune homme, comment puis-je vous poser une pareille



question ? Songez à vous, dona Blanca, songez un peu à moi-même ? Au nom de notre amitié, éloignez-vous, laissez-moi à toute ma tristesse, et emportez avec vous mon cœur, mon souvenir, tout ce qui vaut quelque chose en moi !

— Soyez indulgent, Félix, ne m'accablez pas... J'ai été privée pendant quarante jours de votre vue, du son de votre voix... Et vous allez partir ! Et demain, je n'aurai plus que mes larmes, avec l'éternel regret d'avoir froissé, humilié peut-être, un homme aussi loyal et aussi brave que vous ! Depuis que le marquis m'a appris votre départ, j'inonde mon oratoire de pleurs ! Ah ! c'est que je suis une vraie castillane, moi, et qu'il ne m'en coûte rien de demander pardon à ceux que j'ai offensés !

— Ce portrait vous prouve quelle place vous tenez dans ma pensée, dit doucement le pauvre officier... Mais je vous en conjure de nouveau, au nom de notre commune amitié, que les hasards de la vie seront impuissants à étouffer j'espère, regagnez votre appartement... Votre père vous aime tant ! Passe encore si Mariquita vous avait accompagnée, mais...

— Répétez-moi, dit vivement Blanca, que vous ne me gardez pas rancune de tous mes enfantillages, et acceptez de votre meilleure amie tous ses vœux pour la conservation de vos jours et la gloire de votre carrière.

— Voici ce que vous me demandez, dona Blanca, dit le jeune homme en lutte avec toutes les forces morales de son être : — une poignée de main d'homme d'honneur et de soldat.

Il se leva, faisant mine de reprendre sa lampe et de partir. La jeune fille lui jeta un regard suppliant. En même temps, elle lui tendait un petit sachet de satin.

« Pour vous remercier de ce portrait, où vous m'avez vraiment flattée, dit-elle, permettez-moi, mon ami, de vous donner à mon tour un souvenir... le bouquet de fleurs d'oranger que j'ai porté, en votre honneur, dans l'église de Briviesca.

— Oh ! merci, dona Blanca !

— Adieu ! » dit-elle à voix basse en s'envolant, pour ainsi dire, du fauteuil où elle s'était blottie.

Et comme elle venait d'atteindre la porte, Félix surprit encore une fois, sortant de ses lèvres enchanteresses, ce mot : *Adieu*, auquel il répliqua, lui, par le geste d'un baiser. Puis elle disparut. Alors, comme il sentait bien qu'il venait enfin de se mettre en règle avec son âme, il se jeta sur son lit et y dormit le meilleur sommeil de sa vie.

VIII

« Eh bien ! mon père, demanda sur un ton de légère impatience mademoiselle de Villamarino, quelles nouvelles aujourd'hui ?

— Excellentes, comme hier. Calandre est arrivé en parfaite santé à Ségovie, où il a retrouvé les escadrons de Lefèvre-Desnouettes, et il m'annonce qu'il se met en route avec eux pour Madrid.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle calmement.

— Tout, riposta le marquis avec malice.

— Cherchez bien... fouillez les replis les plus secrets de votre mémoire, ou plutôt passez-moi la lettre de notre « ex-blessé ».

Le marquis s'exécuta de fort bonne grâce. La belle physionomie de Blanca s'éclaira d'un sourire, sourire d'une espèce depuis longtemps invisible. En même temps, le vieux noble songea avec délices qu'à sa connaissance le nom de Juan n'avait pas été prononcé depuis près de deux mois. Ce qui rendait mademoiselle de Villamarino si heureuse, c'était, après la signature de Félix, un petit post-scriptum où l'officier s'accordait à lui-même « la permission de baiser la plus belle des mains. »

Il ne se passait pas de jour sans qu'un cavalier français — l'autorité militaire assurait elle-même le service de la poste — ne déposât au château une épître du chef d'escadron, ainsi fidèle à l'engagement pris à son départ. Cependant, à peu près vers la date où, selon les calculs de don Gabriel, Félix arrivait à Madrid, il y eut un arrêt subit dans cette amicale correspondance. Blanca et son père comptèrent jusqu'à cinq jours sans courrier. — « Je n'aime pas beaucoup ce silence, pensa le marquis. Cela n'an-

nonce rien de bon. » Mais il n'eut garde de laisser percer son inquiétude. Enfin, le sixième jour, Cascaron aperçut à la grille le bicorne d'un gendarme, et quelques secondes après, M. de Villamarino avait des nouvelles de Calandre. Quelles nouvelles !

Le marquis réclama aussitôt la présence de sa fille.

« Etes-vous, mon enfant, en état de faire un long voyage ? »

— Mais sans doute, mon père. Je suis à vos ordres, et je crois deviner... N'est-ce pas le prochain couronnement du roi Joseph qui vous appelle... ?

— Hélas ! ma chère Blanca, notre ami est en danger. Voyez vous-même ce qu'il m'écrit ! »

On juge de l'émotion que dut éprouver dona Blanca, à la lecture de cette navrante lettre :

« Prison militaire de Madrid, le 15 décembre 1808.

« Monsieur le marquis,

« Le courage me manque presque en vous écrivant, et j'ai passé pour un bon soldat ! Il m'eût été si doux de vous revoir, il m'eût été si bon de serrer encore une fois votre main loyale ! Mais, hélas ! cette inappréciable satisfaction me sera probablement refusée, et je n'aurai plus le bonheur, tout l'indique, de présenter mes respects à mademoiselle de Villamarino. On m'a déclaré déserteur et jeté en prison, en attendant l'issue d'une procédure qui ne saurait être douteuse. Je serai certainement condamné à être passé par les armes. Moi ! un innocent ! J'ai pu sans difficulté, vous le pensez-bien, monsieur le marquis, faire la preuve de mes blessures et de ma captivité forcée à Briviesca, où vous m'avez donné l'hospitalité la plus généreuse. Mais j'ai contre moi le fait de m'être rendu prisonnier à une bande armée (la guerrilla de Télémaco Bosquito), ce qui implique de ma part la reconnaissance de cette bande comme troupe régulière, alors que la seule armée régulière espagnole, disent mes Cujas du conseil d'enquête, était celle du roi Joseph. L'Empereur, à qui plusieurs généraux et un maréchal ont parlé en ma faveur, s'est montré fort indisposé contre les quelques officiers qui se trouvent dans mon cas. Peut-être votre intervention me sauverait-elle la vie. Mais il faudrait vous rendre à Madrid. Il s'agit simplement, ce qui est la vérité, vous le savez, de déclarer à mes juges que je me suis constitué prisonnier sur parole devant trois officiers portant l'uniforme espagnol, et non des guerrilleros. Le temps presse, car l'Empereur doit quitter Madrid le 20 décembre... »

« Partons ! s'écria résolument Blanca.

— Tout de suite ! c'est mon avis.

— Je vous accompagnerai partout, mon père. J'irai, s'il le faut, me jeter aux pieds de Napoléon ! Nous sauverons notre ami... Félix vivra ! »

Le 18 décembre au matin, le prince de Neuchâtel, major général de l'armée française, accorda, au nom de l'Empereur, une audience à M. le marquis de Villamarino. Celui qui était, en ce temps-là, le maître du monde, l'astre auquel les rois servaient de satellites, paraissait d'excellente humeur, au dire de ses officiers. Le courrier de l'archichancelier Cambacérès venait d'arriver. César tenait à la main une lettre de Bibulus, lorsque le marquis entra. Napoléon le reçut en présence du grand-maréchal Duroc et du prince Berthier.

« Sire, s'écria M. de Villamarino avec l'accent que donnent le sentiment de la justice et la passion de la vérité, je viens vous supplier de faire mettre en liberté le chef d'escadron Calandre ! »

— Est-ce mon petit Calandre d'Iéna ? demanda l'Empereur en se tournant vers Berthier.

— Lui-même, répondit le maréchal. La situation de cet officier supérieur, qui vient de rentrer de captivité, à peine guéri de ses blessures, a paru suspecte à M. le grand-prévôt de l'armée, et l'enquête a conclu au renvoi devant un conseil de guerre... malgré mon intervention personnelle...

— Et la mienne ! s'écria vivement le duc de Frioul, et, depuis ce matin, celle de M. le maréchal duc d'Istrie ! »

En même temps, Duroc tendait à l'Empereur un ordre de mise en liberté, que le maître signa après avoir scruté la physionomie des trois personnages.

« Je réponds de toute ma garde, » dit-il froidement en rendant le papier à Duroc.

« Je viens aussi, continua le marquis, demander à Votre Majesté l'anéantissement de la procédure.

— Anéantir une procédure ! fit sévèrement l'Empereur. Pourquoi cela, monsieur ? »

Son œil de feu dévisageait le vieux noble d'une façon telle que celui-ci en fut intimidé.

« Sire, il y a méprise sur la véritable situation du commandant Félix Calandre... Mon gendre est innocent ! »

— Votre gendre ? Cela change la question. »

M. de Villamarino entretenait l'Empereur avec une chaude éloquence, et pendant près d'un quart d'heure, ce qui comptait beaucoup dans la vie d'un tel homme. Mais Napoléon était, ce jour-là, en veine d'indulgence. Le marquis se hâta d'en profiter. L'Empereur n'aimait guère qu'on taquinât les officiers de sa garde, surtout ceux de la trempe et de l'avenir de Félix ; ensuite, il n'était pas fâché de voir ses soldats s'allier à l'aristocratie espagnole, ce qui passait encore à ses yeux pour la meilleure façon de conquérir la Péninsule. Enfin, au point de vue strictement militaire, l'honneur du commandant de chasseurs se trouvait à couvert. La prévôté reçut donc, séance tenante, l'ordre de brûler ses paperasses.

« Quelle dot comptez-vous donner à mademoiselle de Villamarino ? demanda Napoléon, justifiant ainsi les historiens qui l'ont accusé de se mêler de tout.

— Ma fortune entière, Sire, environ cinq millions d'escudos.

— Eh bien ! de mon côté, j'accorde au commandant Calandre, des chasseurs de ma garde, une dotation de trente mille francs sur ma cassette et le titre de baron de l'Empire. Entends-tu, Duroc ? »

Le grand-maréchal ne répondit qu'en mettant sous les yeux du maître le courrier du ministre Clarke. Napoléon, l'ayant rapidement parcouru, ajouta alors ces quelques mots :

« Je donne au même Calandre le grade de colonel et le commandement du 4^e cuirassiers, actuellement vacant. On en avisera au plus tôt M. le comte d'Hunebourg... Allez, Messieurs. »

... Le mariage civil des deux jeunes gens fut régularisé, quelques jours après, devant l'un des alcades de Madrid, et le nouveau colonel, que ses camarades baptisèrent *la Tuile d'Or*, s'installa princièrement à l'hôtel de Villamarino, ayant en poche un congé d'un mois. La baronne Calandre faisait les honneurs de son logis avec une grâce exquise, ce qui décida bientôt la reine Julie à l'admettre au nombre des dames de sa maison.

M. de Villamarino mourut trois ans après à Briviesca, laissant inachevé un *Traité des chasses espagnoles*, qui eût fait autorité, au dire de ses amis. Quant à la carrière de son gendre, elle fut courte, mais extrêmement brillante. Sa jeune femme était invraisemblablement heureuse. Au commencement de 1812, le comte Calandre, déjà général de division, reçut le titre de duc d'Abensberg, et Napoléon commençait à le menacer d'un bâton... garni de velours et d'aigles d'or. Il était à Waterloo et y commanda le 3^e corps bis, chargé d'enlever la Haye-Sainte. Deux ou trois petites toiles de lui, à tort attribuées à Isabey, figuraient à la vente de la duchesse d'Abrantès. Ségur et Fezensac, qui ont connu le général d'Abensberg, en parlent comme d'un des plus chevaleresques caractères de l'ancienne armée.

TANCRÈDE MARTEL.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer).

FIN



BOICHARD



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LE PRINTEMPS

Ayuntamiento de Madrid



Le Grand Juge

PAR

MAURICE MONTÉGUT

Dans une ville ancienne des États Scandinaves, sur la grande place habitait, il y a bien des ans, un juge qui s'appelait Héridal et n'avait qu'un unique ami : le médecin Wetter.

Ils se connaissaient depuis l'enfance et s'étaient appréciés à la longue ; tous les deux, dans leurs fonctions, se montraient sans pitié ; Héridal, toujours sévère, s'égayait cependant les soirs de bonne journée, — quand il avait envoyé à la potence quelque gueux grelottant ; et ces soirs-là semblaient doublement délicieux, lorsque Wetter, au diagnostic infailible, avait pu déclarer à l'un de ses malades que son état restait désespéré.

« J'en ai condamné un...

— Et moi, deux ! »

Alors, ils ricanaient de compagnie, au coin du feu, trouvant la bière plus fraîche et leurs pipes plus douces. Tel était leur plaisir de vieillards solitaires qui détestent la vie, pour l'avoir regardée de trop près. Ni Wetter, ni Héridal n'avaient eu de jeunesse. L'un considérait l'amour comme une maladie ; l'autre comme une source de méfaits ; tous deux comme un cadeau du diable à notre humanité. Chauves, parcheminés, maigres, d'aspect ironique, — à force de vivre côte à côte, ils avaient fini par se ressembler. Quand ils passaient par les rues, les enfants s'enfuyaient à leur double approche, comme un vol de moineaux devant un coup de pierre ; et les pauvres gens, — que leur misère fait soupçonner de crimes, — rentraient, le dos tendu, dans l'ombre de leurs refuges.

Parfois, Wetter arrêta au passage un de ces tristes rencontrés : il le considérait du haut en bas, le pesait du regard, dénonçait à haute voix sa pâleur, sa débilité, sa *mauvaise mine* ; et, à ce haillonneux, ce crève-la-faim, ce souffrant de toute la peau, il disait gravement, de sa voix aigre :

« Mon garçon, tu files un vilain coton... je suis le médecin du peuple, moi ; je suis bon, moi ; charitable, moi ; et, la preuve, c'est que je te donne une consultation gratis... sans même escompter l'espoir de la reconnaissance, car, en cet instant, tu louches de l'œil, tu tires du pied, tu voudrais être loin, et tu m'envoies au diable. N'importe, j'ai ma mission... Eh bien, mon garçon, tu seras mort dans six mois, je te le jure... dans six mois au plus tard, si tu ne suis pas le régime que voici : Dormir douze heures sur vingt-quatre ; faire cinq repas par jour..., vieux bordeaux, viande saignante..., je te permets les truffes, deux fois par semaine, seulement ; mais, les huitres, je te les concède à

chaque repas, si tu les aimes ; n'abuse pas des alcools, cependant un verre de vieux genièvre ou de vieux cognac, après manger,

M. Montégut



facilite la digestion... J'oubliais... des distractions... beaucoup de distractions... la musique, le théâtre, les voyages... je te verrais aller en Italie sans inquiétude... Voilà, mon garçon... tu le vois, c'est bien simple, soigne-toi de la sorte et tu guériras avec rapidité; autrement, le trou dans la terre avant novembre et nous sommes en mars... Au bon revoir, mon garçon ! »

Et, laissant derrière eux le gueux désorbité, Wetterner épanoui entraînait Hérival qui haussait les épaules.

« Gamin ! disait le juge au médecin.

— Quoi ? répondait Wetterner, n'ai-je pas raison ? Il meurt de misère, je lui ai enseigné le seul remède : être riche ; c'est à lui d'inventer les moyens... auquel cas il y a des chances pour que tu le retrouves un jour... C'est de la besogne que je te mâche, de la clientèle que je te prépare... ingrat ! »

Hérival, vaincu par la joie de ces perspectives, excusait son ami et l'en aimait mieux ; puis, à son tour, il inspectait la foule ; son petit œil mobile allait de l'un à l'autre, étudiant les allures, l'expression des visages, la façon même dont on répondait à ses regards. Ceux qui l'évitaient ou se troublaient devant lui, aussitôt devenaient suspects ; mais sous le rayon d'une prunelle claire et fine, c'était l'œil policier du juge qui renonçait et battait la déroute pour son compte : d'un accent convaincu, il murmurait alors :

« Braves gens ! braves gens, de très braves gens ! »

Et, de fait, il fallait être singulièrement sûr de soi-même, au-dessus de tout soupçon, de race et de fortune, pour n'avoir rien à craindre du grand juge Hérival qui, partout, voyait le mal et ne prenait de plaisir qu'à distribuer la souffrance.

Un matin, dans une ruelle étroite, Hérival et Wetterner virent un homme à la démarche indécise qui venait au-devant d'eux ; il semblait robuste, marchait pieds nus, et ses habits troués étaient souillés de boue ; dans ses cheveux, des brins de paille indiquaient une nuitée sous quelque grange ; son visage cuit et recuit de soleil, rougi au vent des plaines, racontait le vagabond éternel, l'errant sans but, le rôdeur lâché sur les routes, en maraude, le lugubre guetteur des coins de bois ; à son poing énorme, s'emmanchait un bâton lourd, soutien peut-être, arme à coup sûr.

A cent pas, l'homme eut un soubresaut ; il devait avoir reconnu ceux qu'il allait rencontrer face à face. Il chercha d'un regard rapide et circulaire, une porte, une fenêtre, un trou pour échapper ; la muraille, très haute, se dressait, inexorable. Hérival poussa le coude du bon Wetterner et lui dit :

« Nous allons nous amuser... Cet homme me connaît, puisqu'il m'évite ; et, puisqu'il m'évite, c'est qu'il est coupable... forçons la bête ! »

L'homme, arrêté, hésitait... pas d'issue. Il tourna le dos, en faisant un geste qui, pour d'autres, eut signifié : « Tiens, je me suis trompé de chemin ! » puis avec une lenteur affectée, il revint sur ses pas.

Derrière lui, les deux amis réglaient leur marche, suivaient, d'un air indifférent.

L'homme traversa un carrefour, prit une rue au hasard, et se retourna. Hérival et Wetterner avaient franchi le carrefour, ils entraient dans la rue. Le vagabond s'affola. Il n'osait pas fuir en courant, c'était se dénoncer. Il s'éloigna d'une allure composée, à la fois rapide et calme ; pendant un quart d'heure, il arpenta la ville sans regard en arrière. Sur une place, perdu dans la foule d'un marché, il risqua un coup d'œil ; il aperçut aussitôt Hérival qui, de loin, montrait à Wetterner quelque chose, de son côté, lui peut-être, mais il n'en fut pas sûr : il espérait encore. Il décala ; des passants se retournèrent, inquiétés par la fuite de ce dépenaillé. Il comprit le péril et ralentit son train. Le juge et le médecin ne le perdaient pas de vue ; ils avaient l'air joyeux.

De rue en rue, de place en place, par les ruelles, les carrefours, les passages, le long des berges, à travers les ponts, l'homme traqué déambula, cherchant à croiser les traces, à brouiller les pistes, à tromper les chiens. Toujours derrière lui, il apercevait deux silhouettes hautes et noires, obstinées, implacables.

Tantôt, il murmurait :

« Oui, c'est certain, c'est moi qu'ils suivent, le juge m'a reconnu, je suis pris ! »

Et, serrant sa trique, il grondait, du sang aux yeux, furieux, désespéré. Puis, à d'autres instants, il reprenait un peu de confiance :

« Mais non, c'est un hasard... il y a longtemps qu'il m'aurait fait arrêter... quatre fois nous avons croisé des soldats... on a toujours peur, quand on a fauté... »

Et ces « oui » et ces « non », ces alternatives de transes et d'espoir le torturaient affreusement.

Cette chasse dura deux heures. Wetterner fit soudain remarquer à son ami que le moment était venu d'aller déjeuner. Hérival se résigna. D'ailleurs, à cent pas devant eux, l'homme venait de s'asseoir sur une borne, voulant savoir, préférant tout à cette déroute incertaine.

Le juge appela trois gardes de police, désigna le gibier, puis rentra chez lui, avec Wetterner ; ce jour-là, sa servante le gourmanda parce qu'ils étaient en retard. Bah ! ils avaient bien ri !

L'homme fut pendu.

Tel était Hérival, le grand Juge, cruel, impitoyable, et s'avouant volé alors qu'un accusé obtenait l'acquiescement.

Vers sa soixante-dixième année, il eut une grosse joie. Dans la même semaine, quatre crimes furent commis dans son district, quatre crimes dont le moindre, en ces temps encore barbares, entraînait la mort. Pour surcroît de plaisir, parmi ces quatre lamentables, il y avait deux femmes, et l'un des hommes était presque un enfant. Ce serait une belle séance ; Hérival préparait ses discours avec allégresse. Jamais il n'avait été plus dispos, plus entraîné, plus enthousiaste de son rôle, plus ravi d'exercer sa justice, plus sûr du châtiement.

Une ombre, cependant, passa sur ce bonheur. Six jours avant les assises, Wetterner lui annonça qu'il était appelé dans une ville lointaine, auprès d'un haut personnage, malade au dernier point.

« C'est un sac d'écus qui tombe, dit le médecin, je ne puis refuser... je serai absent une ou deux semaines, selon le cas, mais plutôt une que deux, car je ferai de mon mieux pour abréger les choses... je ne suis bien que chez moi ou chez toi. »

Le juge fut vivement contrarié. Ne plus voir Wetterner à toute heure, cela rompait ses vieilles habitudes ; puis son ami ne serait pas là, au tribunal, comme de coutume, pour goûter ses périodes, se pâmer sous son éloquence, applaudir à ses considérations magistrales. Il exprima son amertume.

Wetterner se déclara plus à plaindre que lui ; oui, il regrettait cette séance extraordinaire où, bien certainement, Hérival allait se montrer sublime une fois de plus, cette séance où quatre douleurs torturées, tenaillées en pleine lumière, pleureraient, crieraient de désespoir ; où quatre corps sans âme, fascinés, éblouis par la robe écarlate du juge, allaient ployer la tête sous le vent de mort levé... quatre d'un coup, quatre à la fois !... il ne se souvenait pas d'une pareille aubaine. Hérival non plus... n'est-ce pas ? C'était le digne couronnement d'une carrière remplie.

Le juge soupirait.

« Tu ne seras pas là, à ta place ordinaire... il me semble que mon énergie s'en ressentira. Je suis coquet avec toi ; je soigne mes paraboles pour toi... car je sais être compris. Puis ta gaieté m'enchantait, lorsque j'ai condamné... Tiens, tu ne sais pas ce que tu perds ! »

— Si, si, répliquait le médecin, je mesure l'étendue de ma



« disgrâce... pourtant, je ne puis refuser mes secours (hé! hé!), à un personnage puissant dont les héritiers me paieront sans compter... mais, précieux camarade, adoucissez mes regrets... voyons, puisque c'est un peu pour moi que tu parles en public, fais-moi l'honneur, cette unique fois, d'étaler ton génie pour moi seul... ici, dans notre intimité... Répétons, comme au théâtre... récite-moi ton rôle. Certes, je n'aurai pas devant les yeux, hélas! la mimique effarée des coupables; mais, en fermant les paupières, j'évoquerai les grimaces humaines; je les connais si bien que je puis me faire illusion, et ta parole m'emportera dans le rêve.

— Volontiers, » répondit Hérédal, flatté.

C'était après souper qu'ils causaient de la sorte; dans une salle bien close où un grand feu flambait, où la vapeur des plats riches, des flacons débouchés, profusait un parfum subtil de bombance et de sérénité. Le juge et le médecin avaient les pommettes roses des bonnes digestions, des commencements de grisurie. Ils avaient bu un vin de France qu'ils aimaient entre tous; et, suivant leur nature, ils se sentaient plus mauvais.

Le juge vida son verre, se leva, prit sa physionomie des grands jours, impassible, solennelle, pleine de rembrunissements tragiques.

D'abord, il expliqua :

Le premier accusé s'appelait Oscar Kœping; vingt ans, sans métier avouable, saltimbanque peut-être, comme on verrait. Son crime? monstrueux.

Ce Kœping errait par les routes, suivi d'un chien, une bête immonde, dressée aux jongleries qui arrêtaient les passants et sollicitent les aumônes. Sur un mot, un geste de son maître, il faisait le beau, le mort, sautait sur un bâton, marchait sur ses deux pattes de derrière, aboyait en cadence avec une voix diabolique. Il savait d'autres tours encore et distinguait les cartes; d'ailleurs, il était vieux, sale, d'aspect roussâtre, et bâtard affreusement. Entre l'homme et l'animal, une bizarre affection existait; incompréhensible en vérité; on avait beau alléguer que ce bateleur de vingt ans avait élevé, dès l'enfance, ce caniche de quinze ans; que, de la sorte, ils s'étaient pour ainsi dire toujours connus l'un l'autre, le jeune homme et le vieux chien; qu'ils étaient seuls sur terre et continuellement ensemble. N'importe! de tels rapports, de bête à gueux même, restent inexcusables et sont humiliants pour notre âme immortelle.

Or, Kœping et son chien, l'autre dimanche, suivaient leur route vers on ne sait quel but. Tout à coup passa le comte Dago de Søderhaun menant à la fanfare son équipage de chasse. Le chien du vagabond s'élança, furieux, aux jambes du cheval de Dago, qui manqua rouler à terre, surpris par un écart; remis en selle, le comte saisit un pistolet et tua le chien. Alors Kœping, hurlant, ramassa une pierre et tua le comte. Arrêté aussitôt, son affaire était bonne.

« Parbleu! » cria Wettern, joyeux.

L'autre homme, le second accusé, avait nom Jacob Geffle; quarante ans, manœuvre, homme de peine, louant ses bras, son dos, une brute, d'une force stupéfiante.

Ce drôle avait une femme et cinq enfants, et tout cela grouillait dans un trou du faubourg, vivant on ne sait pourquoi.

L'ouvrage manqua; ils eurent faim, plus encore que d'ordinaire, tout à fait faim. Au lieu de regarder tranquillement mourir les siens, — ses petits, graine de bandits, — sa femme, une pouilleuse, — et de mourir après, lui-même, avec résignation, — Jacob Geffle se révolta contre la misère, l'ordre établi, les lois, la société. Il vola du pain chez un boulanger, en escaladant un mur, en brisant deux portes. Poursuivi, traqué par la foule, il avait vu rouge et cogné. Trois citoyens blessés, un homme d'armes abîmé... total : la potence!

« Je te crois! » clama Wettern, ravi.

Hérédal remplit un verre, but à la Justice, et continua :

« Enfin... deux femmes...

(Il se passait la langue sur les lèvres d'un air gourmand, indiquant qu'il réservait ces malheureuses pour la bonne bouche...)

« Deux femmes... et deux jeunes, jolies, ma foi! »

Wettern ouvrit les yeux très grands, loucha, claqua des lèvres et redoubla d'attention.

De nouveau, Hérédal racontait :

« Josepha Misoën, vingt-cinq ans, brune, fille d'auberge aux portes de la ville; une rien du tout, perdue depuis l'enfance, dévergondée, livrée au mal. Un soir quatre jeunes bourgeois, aimables et riches, la rencontrent dans la campagne; ils avaient bien diné, étaient joyeux... ils daignent l'aborder, la suivre, lui parler doucement. Pour la première fois de sa vie, voilà que la guenon se fâche, refuse, repousse ces jeunes bourgeois, elle, la fille aux rouliers... Ils insistent... cela se gâte... bagarre, et un couteau planté dans une poitrine d'homme. Voilà! C'était encore fort clair.

« Et de trois! glapit le médecin, radieux.

— Dernier cas! continuait le juge : Martha Falhun, dix-huit ans, ouvrière, une histoire d'amour, Wettern! toujours la même, l'éternelle histoire! Une fille qui se prétend ignorante, innocente, puis séduite, trompée. Et l'abandon de l'amant qui veut se marier ailleurs; la femme seule, bientôt mère. C'est écœurant tant c'est banal; d'abord, des prières, des supplications, puis des menaces, — enfin le coup de folie, le crime! Bien que blonde aux yeux bleus, Marthe Falhun est énergique, la nuit des noces de son amant avec une autre, leur maison brûlait du haut en bas, et l'incendiaire, c'était Martha.

« Voici donc l'exposé des quatre délits... partout du sang qui crie vengeance; tu connais, à présent, Kœping, Geffle, Josepha Misoën, Martha Falhun... gredins, gredines, ribaudes, lousps, louves!

« Eh bien, écoute ma péroraison :

Hérédal se drapa dans sa robe de chambre, puis les deux mains appuyées sur la table, il lança d'une voix stridente :

« Depuis les temps préhistoriques, les jours noirs où, dans les cavernes, vivaient sordidement les brutes primitives, nos ancêtres affreux, si loin que remonte encore l'humaine mémoire, mère des traditions, — en tous pays, en toutes époques, deux crimes furent reconnus crimes, même par les âmes sauvages : le meurtre d'abord, le vol ensuite. Et c'est de cet instinct antique que naquit, peu à peu, le principe de la Justice, sauvegarde de la Société!...

— Bravo! » lança Wettern.

Le juge salua, et reprit :

« Ce qui semblait inique aux barbares apparaît monstrueux aux hommes d'aujourd'hui : la peine du talion subsiste, rajeunissant sa vigueur dans son antiquité... qui frappe, sera frappé! Or, ils ont tous frappé, les misérables qui sont devant vous, Kœping, Geffle, Josepha, Martha... — Oh! je sais bien, à présent, ils baissent la tête, balbutient, s'effarent, pleurent hypocritement; mais le loup pris au piège, lui aussi est morne, abattu, dompté; lâchez ce loup et vous verrez! Non! Pas de pitié pour qui n'a pas eu pitié! Kœping... savez-vous ce que c'est que Kœping, ce mendiant qui tue un homme, un haut seigneur, un comte, Dago de Søderhaun enfin, — pour venger une bête galeuse? C'est l'emblème, le symbole, la synthèse, l'entité des insoumis de ce monde, des révoltés de la vie qui voudraient hausser leurs infimes douleurs, trop méritées, au rang des nobles désespoirs que la passion excuse; c'est l'infiniment petit en lutte avec l'infiniment grand, l'ombre jalouse de la lumière, la menace éternelle des malandrins, embusqués aux tournants, qui guettent ce qui passe, et qu'ils envient, quel qu'il soit!

« La haine du bas fond pour les cimes!

« Encore un fauve enragé, Jacob Geffle! Il a procréé au hasard, s'en remettant au diable pour nourrir ses enfants, la



Ayuntamiento de Madrid

femelle qu'il a. Il manque de pain; mais le bien du voisin est à prendre, il le prend... Indignés, des citoyens honnêtes s'interposent; il frappe, lui aussi, doublant son crime... Ah! sans les lois, les juges, les bourreaux, que deviendrait le monde! Les seuils violés, les maisons pillées, l'épargne volée, la mort à qui défend son bien! Voilà où mènerait la faiblesse des magistrats, la complicité des tribunaux... et tout tomberait dans un vaste incendie, — réflé-

chissez, messieurs! — dans un vaste incendie dont la première flambée a déjà rougi l'horizon, par les mains de Martha Falhun, abjecte créature!

Et pour Martha Falhun, pour Josepha Misoën, comme pour Geffle et Køping, Hérival prodigua la terreur, la menace aux riches, des pauvres las de l'être, la peur des vaincus aux vainqueurs. Il chargea les côtés d'ombre, négligea les échappées



pures, souligna la faute, omit l'excuse et réclama la mort, dans un refrain funèbre.

Quand la dernière période fut tombée dans le silence, Wettern se leva, très ému.

« Que c'est beau! que c'est beau! murmura-t-il, tu t'es surpassé! » Et le médecin embrassa le juge.

Ce même soir, ils se grisèrent si abominablement que la servante, écœurée, jeta son tablier et quitta la maison sur le champ.

Wettern regagna sa demeure comme il put; le lendemain, dès l'aube, il s'en fut de la ville vers son malade lointain, sans avoir revu Hérival.

C'est le jour du jugement.

En ce temps-là, aux pays Scandinaves, la justice était rendue par douze juges aux décisions sans appel, dont Hérival restait, depuis trente ans, le chef omnipotent, le chef suprême. Ce qu'il disait était bien dit; les onze autres magistrats, ses assesseurs, courbaient la tête sous son impérieuse parole et confirmaient ses arrêtés; il était roi dans son domaine, et toute la Justice avait nom Hérival.

Dès le matin, une foule hargneuse se pressait aux abords de la Maison des Lois, hargneuse aux faibles, aux vaincus, naturellement; des pierres furent jetées aux accusés, dès la sortie de la prison jusqu'à l'entrée du tribunal. On les savait condamnés par avance, et le bourreau, la veille, avait acheté de la corde neuve et repeint ses bois rouges: donc, pas de pitié, pas de merci; puisque ces misérables allaient mourir, il fallait bien un peu les torturer auparavant. La foule est lâche, et volontiers de l'avis du plus fort. Sous les huées, les outrages, les pierres, les quatre maudits passèrent, indifférents, perdus dans le grand rêve de la mort entrevue. Seul, peut-être, Geffle vacilla-t-il sous la rumeur des rues... il laissait, après lui, une femme et des enfants; mais Køping restait droit, svelte et fier, ne regrettant plus rien, puisque son chien était mort; mais Josepha, Martha, s'avançaient dédaigneuses, et sans crainte exprimée, comme des victimes hautaines, et non comme des coupables atterrées.

Et dans la salle des jugements encore, on entendait des cris, des imprécations, et des poings se tendaient vers le banc lamentable.

Mais la Cour apparut, dans son cortège éclatant d'hommes d'armes, — douze robes écarlates, Hérival en tête; le silence se fit; un long frisson courut par la foule, pareil au frisson des blés onduleurs, sous la tempête ardente.

Le drame commença. Des témoins furent entendus qui chargèrent les accusés en les injuriant; et les formalités judiciaires se succédaient, lugubres. Interrogés, — Køping haussa les épaules;

Geffle balbutia des mots incompris; Martha récusait ses juges; Josepha déclara qu'elle voulait bien être pendue, puisque c'était nécessaire, mais qu'elle désirait, jusque-là, qu'on la laissât tranquille.

Hérival se leva.

Dans la grande salle obscure, par un vitrail multicolore, un rayon de soleil glissa brusquement; et, des pieds à la tête, le grand Juge surgit, dans la pourpre et dans l'or, grandi démesurément.

Alors, une impression singulière envahit l'assistance pressée; une sensation indéfinissable de crainte, de respect, de mystère surtout, d'un inconnu qui se dévoile. Il semblait que quelque chose d'auguste et de surnaturel se manifestait à cette heure, devant tous, par une volonté qui descendait d'en haut. La foule écoutait, haletante; les gorges sèches étouffaient les haleines; on se taisait partout, l'âme surprise.

A ce moment, pénétra dans la salle le médecin Wettern; il revenait de son voyage plutôt encore qu'il ne l'avait jamais cru, car il avait trouvé son malade guéri, ce qui l'accablait d'amertume. Il fit un signe au grand Juge, et s'assit à sa place ordinaire, où nul n'avait osé s'asseoir.

Hérival parla, et, dès les premières paroles, la foule s'étonnait de la douceur de sa voix. Wettern s'en inquiéta.

Hérival parlait, et voici ce qu'il disait, lentement, dans la stupeur des foules:

« Juges, ce malheureux (il désignait Køping) a tué le comte Dago de Shøderhaun; le fait est acquis, avoué. Tuer est affreux, la mort est odieuse, mais pourquoi Køping a-t-il tué? Vous tous qui m'entendez, vous connaissez la joie du foyer, de la maison pleine, des aïeux vénérés, des enfants rieurs, du passé, de l'avenir rassemblés dans l'heure présente; tous vous avez vos tendresses, infiniment partagées; vous aimez, on vous aime; et le soir vous posez vos lèvres sur des cheveux blancs ou sur des cheveux blonds; votre vie est accompagnée par d'autres existences, et votre cœur bat à l'unisson d'autres cœurs... Et vous ne savez pas ce que c'est que la solitude à travers les routes humaines; n'avoir connu ni son père, ni sa mère, ô deuil! et marcher, sans but, sur la terre; jamais appelé, souvent repoussé. C'est le cas d'Oscar Køping, orphelin dès ses premiers jours. Messieurs, le cœur humain est ainsi fait, et c'est sa plus grande gloire, qu'il ne saurait se passer d'affection, et celui que l'homme rejette, s'adresse aux animaux qui n'ont pas de mépris. Køping, enfant, éleva son chien, le nourrit de son pain rare, et le chien aimait Køping. Køping n'était plus seul sur les chemins du monde. Le jour, ils allaient de compagnie, par tous les temps, par tous les ciels, tantôt grelottant côte à côte, tantôt suant à la fois, toujours souffrant ensemble. La nuit, l'homme et le chien campaient sous les étoiles. Ils buvaient aux mêmes sources, dormaient sur la même bruyère...

cela, pendant quinze ans. Eh bien, malheur à l'homme égoïste, à l'homme orgueilleux qui n'eût pas aimé ce compagnon de sa vie, ce cœur à quatre pattes, ce chien, marchant toujours les yeux levés sur lui. Dans l'immense nature, rien n'est méprisable, et qui sait aimer, homme ou bête, est digne d'être aimé!

Dago, un comte, un heureux, un d'en haut, qui eût dû tout comprendre, ayant pu tout apprendre, tua le chien de Kœping... alors, Kœping vit rouge; une pierre se rencontre, un mouvement brusque, et le crime est commis, — mais ce crime est excusable, ce crime n'est pas un crime... vous acquitterez Kœping... C'est ma volonté, d'ailleurs!

— Il est encore ivre, songea Wetter. Mais des gens dans l'assistance firent remarquer à leurs voisins que sur la tête d'Héridal, le soleil persistant tournait en auréole.

— Geffle, reprit le grand Juge, d'une voix triste... il possédait, lui, ce dont je vous ai parlé tout à l'heure, le foyer, la femme, les enfants, toutes les tendresses. Mais le foyer était sans feu; la femme et les enfants sans pain... Si le soir d'un troisième jour de famine, rentrant chez vous, vous trouviez la femme maigre et blême, les enfants accroupis dans un coin d'ombre, plein de gémissements, — hommes qui m'entendez, je m'adresse à chacun et à tous — voyons, que feriez-vous?

Dans la salle, une clameur monta; et la foule, toujours mobile et diverse, criait :

« Geffle est innocent !

— C'est vous qui l'acquitez ! répondit Héridal.

— Il est fou ! gronda Wetter. »

A ce moment précis, une bonne femme, dans le fond de la salle, murmura :

« Tiens, la robe rouge du Juge qui devient blanche ! »

Un enfant de dix ans, regardant fixement Héridal dans son nimbe de soleil, prétendit qu'il lui voyait une barbe d'or. Et de plus en plus, par l'assistance, avec une stupéfaction grandissante, montait la certitude d'un miracle présent.

« Josepha ! Martha ! reprenait Héridal, des femmes, ô douleur ! qu'ont-elles fait, voyons ?

« Josepha, pauvre fille, poussée comme une plante au milieu du chemin, frôlée, cueillie par tous, mais si peu responsable !... femme de mauvaise vie, criez-vous, donc perdue dans ce monde, damnée dans l'autre irrémédiablement...

« Et Madeleine?... »

A ce nom, la voix du grand Juge chantait comme un cantique, dans une note de suave, d'infinie tendresse.

« ... Madeleine, elle aussi, était coupable et Madeleine fut absoute, pardonnée ! Et parce que Josepha est tombée, il faudra donc qu'elle tombe encore ? Elle ne s'appartiendra plus, et le premier venu aura droit de prise sur elle, comme ces jeunes bourgeois infâmes — ... oui, infâmes, infâmes et lâches, maudits, ceux-là !... — et elle n'aura plus de droit de se défendre, n'importe comment, comme une femme se défend devant quatre hommes. Cette défense était juste, bien plus, elle était pure ; vous reprochez à cette fille ses chutes passées, et, pour une fois qu'elle n'a pas voulu choir, vous la traînez en prison, vous exigez un châtement, vous réclamez sa mort ? Eh bien, ce châtement, cette mort, je vous les refuse ; je suis la Justice, et n'ai pas à savoir si la fille est indigne et pauvre,

si ceux qui la poursuivaient sont puissants et riches ; je dis : une faiblesse fut attaquée par quatre forces réunies dans le mal, elle s'est révoltée et je l'en approuve !

— On me l'a changé ! beugla Wetter, qui faisait à Héridal des gestes désespérés. Il ne m'a donc pas vu ! il m'avait bien dit que, moi absent, il ne se sentait plus le même... mais je suis là, camarade ! je t'écoute ! ce n'est pas un réquisitoire, cela ! ton réquisitoire de l'autre soir... tu sais bien... le dernier soir... où nous avons tant bu. »

Par le grand Juge, Martha Falhun fut protégée de même, excusée, blanchie, devant le tribunal, devant le peuple. Et l'acquittement des quatre coupables fut proclamé à l'unanimité des douze magistrats. Comme toujours, les onze assesseurs avaient suivi leur chef, subordonnant leurs décisions aux siennes.

Geffle, Kœping, Martha Falhun, Josepha Misoën furent mis en liberté sur l'heure.

« Venez, dit Héridal, en tendant une bourse d'or à chacun, gagnez la côte, embarquez-vous... rien ne vous arrivera de mauvais sur vos routes, car je le veux ainsi... allez en paix !... »

Or, Héridal, s'il était cruel était également avare ; ces deux qualités, l'avare et la cruauté, se disputaient son cœur. Tout le monde s'ébahit à nouveau...

Wetter, furieux, reniait son ami. Il s'écarta de lui. Mais, quand il le vit traverser la place d'un pas tranquille et rentrer dans sa maison, sans tourner la tête, — il n'y put tenir ; il se précipita à sa suite pour lui exprimer sa façon de penser, sans réserve et sans phrases.

La porte restait ouverte.

Wetter entra, monta droit à la chambre de son vieux compagnon.

Sur un lit, il aperçut Héridal, immobile, rigide ; une odeur nauséabonde chargeait l'atmosphère.

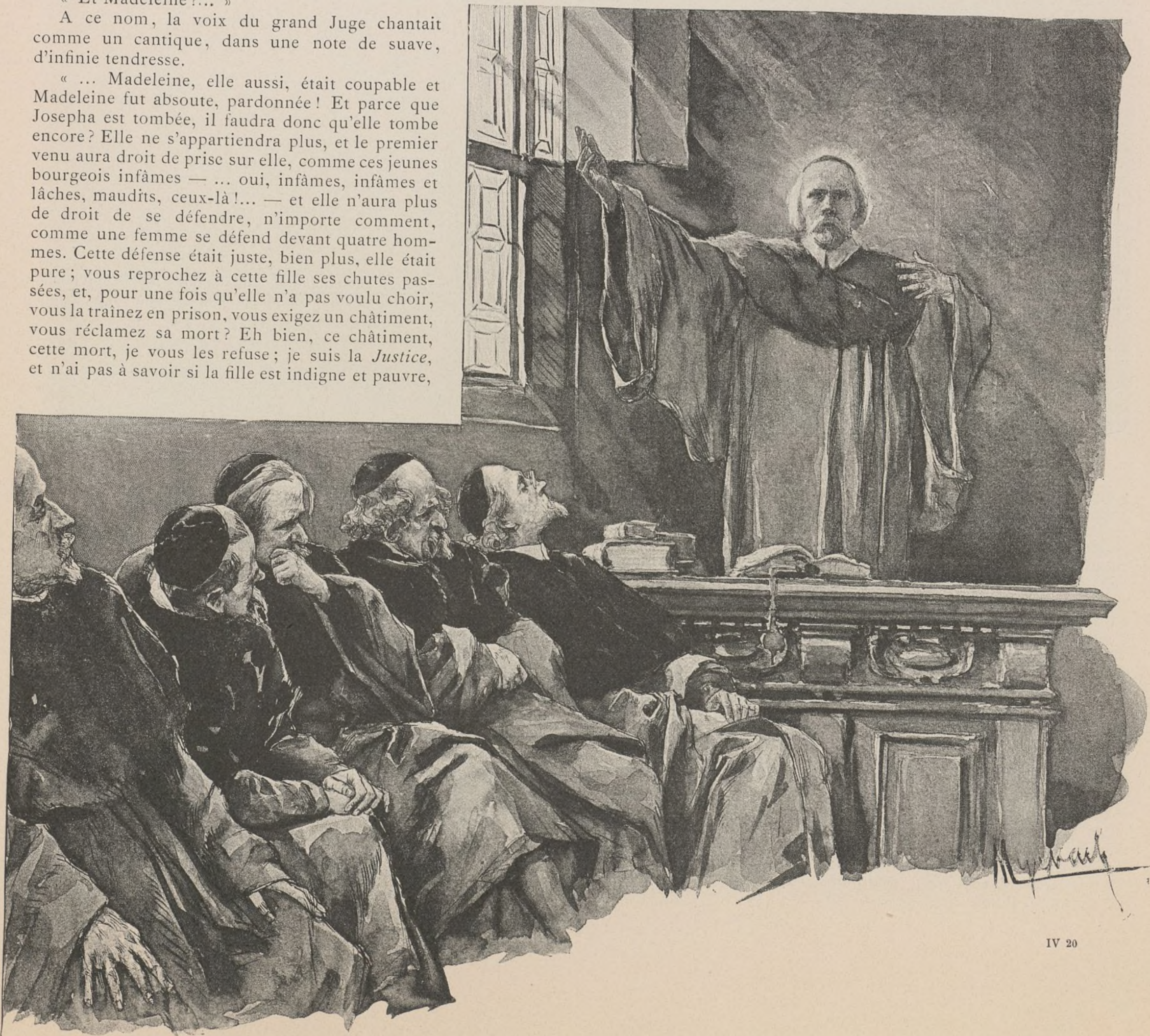
Devenant fou, le médecin secoua le juge ; c'était un cadavre. Wetter, au diagnostic infallible, le déclara lui-même :

« Héridal était mort depuis quatre jours... »

Qui donc avait jugé ?

MAURICE MONTÉGUT.

(Illustrations de F. de Myrbach).



LA RONDE DE NUIT

DE REMBRANDT

PAR E. DURAND-GRÉVILLE

J'ÉTAIS venu à Londres, en mai 1882, pendant la « saison », pour entendre la série des opéras de Wagner. Mes soirées étaient des voyages de découverte à travers cet œuvre touffu. Des voyages d'un autre genre, à travers le British Museum, le musée de South Kensington, les galeries de Hampton-Court, la National Gallery, remplissaient les heures de jour.

Ce dernier musée surtout m'attirait; j'y continuais une série d'études sur Rembrandt. Un jour que je prenais mes dernières notes, j'aperçus tout à coup, au-dessus d'une grande toile de

l'école de Rembrandt, un petit panneau de trois pieds anglais de longueur qui m'avait échappé jusque-là, et qui me stupéfia.

A sa vue, sans aucun effort d'imagination, je me sentis tout d'un coup transporté à Amsterdam en 1642. J'eus la claire vision de la *Ronde de Nuit* de Rembrandt telle qu'elle avait dû être le jour où le grand artiste y mit sa signature, — c'est-à-dire singulièrement différente de celle qu'on va voir en pèlerinage à Amsterdam.

Oui, l'original du Trippenhuis avait subi tant de changement



LA *Ronde de Nuit* DE LA "NATIONAL GALLERY", A LONDRES.

depuis deux cent quarante ans, que Rembrandt lui-même, le retrouvant dans son nouvel état, ne l'aurait peut-être pas reconnu !

La première fois que je signalai dans la *Revue bleue* du 3 novembre 1883 le fait même de la métamorphose du chef-d'œuvre, on ne m'accorda qu'une attention distraite. Depuis lors, à bien des reprises, j'ai précisé les faits, multiplié les arguments dans la *Gazette des Beaux-Arts*, l'*Artiste*, etc. Avec les deux gravures ci-jointes, le *Figaro illustré* présente à ses lecteurs la preuve des preuves, celle dont l'examen me dispenserait à la rigueur de tout argument.

Mais vous trouverez sans doute intéressant de connaître l'histoire incroyable des transformations subies par cette toile célèbre.

D'abord, quelle était la valeur du tableau de Londres comme document ? Était-ce un original ? — Non : nous n'avions affaire qu'à une copie, très fidèle, faite avant que le tableau eût été mutilé sur les quatre côtés et que des couches innombrables de vernis l'eussent à peu près transformé en un effet de nuit.

La copie devait avoir une histoire qu'il fallait reconstruire. On savait déjà qu'elle habitait l'Angleterre depuis trois quarts de siècle environ ; elle avait été léguée à la National Gallery par M. Holford, qui la tenait de M. William Brett ; celui-ci l'avait acquise de M. G. Gillow, chez qui elle était venue après avoir quitté la galerie du banquier français Lafitte. Ce dernier l'avait achetée à la vente posthume du célèbre collectionneur Randon du Boisset, en 1777.

Ici, absence complète de documents antérieurs. Plus de traces ! Mais la copie ne pouvait avoir été faite ailleurs qu'en Hollande et c'est nécessairement de là qu'elle était venue en France.

Or, il existait au XVIII^e siècle un petit panneau signalé par plusieurs écrivains d'art. Vosmaër, l'auteur de l'ouvrage le plus complet qui existe jusqu'à présent sur Rembrandt, dit au sujet de ce panneau : « Nous savons que Rembrandt a fait une esquisse en petit, qui se trouvait dans la collection Boendermaker en 1768, mais qui ne s'est plus retrouvée, car le petit tableau de la National Gallery est notoirement une copie. »

Remontons au catalogue de la vente Boendermaker ; il nous donnera des détails précieux. Nous verrons ensuite comment tout s'enchaîne. Voici le passage intéressant : « Un très beau tableau représentant la sortie d'une compagnie de gardes civiques sous la conduite du capitaine Frans Banning Kok... Composition de plus de vingt-cinq figures... Ce tableau est étonnant par la grande force et l'exécution extraordinaire et par le grand éclat du soleil. Peint d'une manière très claire sur un panneau de vingt-six pouces et demi de hauteur et trente-trois et demi de largeur. »

Comment se faisait-il qu'on n'eût jamais eu l'idée de comparer sérieusement cette prétendue esquisse avec la copie de Londres, dont elle avait très exactement les dimensions ? On n'y avait pas pensé, voilà tout. En réalité, il n'y a jamais eu qu'un seul

petit tableau, présenté sous deux déguisements différents, comme les figurants de cirque. Ce tableau, acheté en 1768 à Amsterdam (vente Boendermaker), par un certain Fouquet, disparaît de Hollande pour toujours, et on le croit perdu. Mais, neuf ans plus tard, nous le retrouvons à Paris, à la vente Randon du Boisset : grâce au catalogue de cette vente, je pus relier le fil rompu.

Maintenant, que cette copie eût été exécutée très longtemps auparavant, à l'époque où la *Ronde de Nuit* était encore parfaitement claire, la couleur même et l'effet de la copie en donnaient la preuve. Mais, pour faire cesser les discussions, un bon document vaut mieux que toutes les appréciations personnelles. Or, j'apprends plus tard que M. A.-D. de Vries, conservateur-adjoint au cabinet des estampes d'Amsterdam, avait trouvé, d'une manière absolument indépendante de mes propres recherches, un nouvel et important chaînon. En 1712, à la vente Van der Lip, le même petit tableau « très achevé » attribué à Gérard Lundens, avait été vendu 253 florins. C'est M. de Vries qui a trouvé le nom du

copiste de la *Ronde de Nuit* ; et ce nom de « Gérard » Lundens explique pourquoi le petit tableau était considéré, en France, comme une copie d'après Rembrandt, par Gérard Dou.

Voilà bien établie, n'est-il pas vrai, l'histoire de la copie de Londres. C'est elle qui a servi de base première à l'histoire de la *Ronde de Nuit*, que nous allons raconter en nous appuyant sur les travaux d'érudits Hollandais tels que A.-D. de Vries, A. Bredius, N. de Roever, D.-C. Meijer junior, Dr Dyserinck.

Les Hollandais du XVI^e et du XVII^e siècle avaient la passion des portraits collectifs au moins autant que celle des tulipes ; médecins, régents d'hôpitaux ou d'établissements de bienfaisance, syndics de la halle aux draps, officiers de gardes civiques de tel ou tel quartier se cotisaient pour commander à un peintre de renom le portrait de leur groupe, qu'ils mettaient sur les murs de la salle où ils avaient coutume de se réunir. C'est ainsi que Rembrandt fut chargé de représenter seize gardes civiques de la compagnie commandée par le capitaine Frans Banning Cock.



LA *Ronde de Nuit* DU MUSÉE D'AMSTERDAM (cliché de A. Braun).

Il reçut pour cela seize cents florins (le florin vaut deux francs dix) un prix assez raisonnable pour l'époque.

Rembrandt, du reste, n'était pas un homme d'affaires ; il fit bonne mesure ; il ajouta à sa composition une quinzaine de comparses, uniquement pour réaliser son rêve d'art. Il connaissait les conditions du genre, ayant pu voir à l'œuvre Frans Hals lui-même appelé tout exprès, en 1637, de Harlem à Amsterdam pour venir peindre une autre compagnie au grand jour. Deux ans plus tard, trois ans avant la *Compagnie Cock*, Van der Helst, moins spirituel que Frans Hals, moins brillant coloriste, avait eu le mérite relatif d'introduire dans une scène de ce genre le mouvement et l'action. Sa *Compagnie Bicker* était plus animée que les compositions du maître de Harlem ; on s'y remuait peut-être un peu lourdement, mais on s'y remuait davantage ; on y marchait, on s'y interpellait, on y tirait des coups d'arquebuse...

Rembrandt fit avec lui-même la gageure d'exécuter un tableau de gardes civiques plus beau, plus riche, plus vivant, plus décoratif, plus triomphalement éclatant que ceux de tous ses maîtres et rivaux. Il leur emprunta sans scrupule ce qu'ils avaient de bon. Il prit à Van der Helst une foule de détails, son tireur qui marche de gauche à droite en lâchant un coup d'arquebuse, son perron de quelques marches destiné à permettre, sans confusion aucune, la distribution des personnages sur plusieurs plans. Mais avec quelle supériorité il transfigura ces emprunts ! La façade de l'édifi-

fice du fond fut percée d'une immense porte en plein cintre ; le perron devint central, eut un plus large développement ; à gauche un bout de pont, un bord de quai, ajoutaient encore de l'espace et de l'air respirable. Le capitaine Cock, vêtu de noir, marchait droit au spectateur, comme pour sortir de la toile ; le lieutenant causait avec lui, ce qui resserrait la composition par un lien moral ; mais en même temps, richement vêtu de son uniforme d'un jaune doux, que rehaussaient encore par leur blancheur, sous un rayon de soleil, son écharpe, ses bas de satin et la grande plume de son feutre, il opposait franchement sa note éclatante à la vigueur du costume noir du capitaine. Une petite fille délicieusement blonde, vêtue d'une robe de soie blanc crème, ou jaune crème, comme on voudra, mais en tout cas d'un ton très doux et très peu jaune, jetait, au centre de la toile, un écho lumineux de la note claire du lieutenant. La scène, éclairée en plein par un soleil de quatre heures que tamisait à peine une brume imperceptible, n'offrait pas ce pétilllement de points lumineux qui ôte souvent aux effets de soleil la tranquillité nécessaire aux chefs-d'œuvre. Rembrandt, coloriste prodigieux, luministe incomparable, avait merveilleusement sauvé la difficulté : ainsi, sur la gauche, l'enfant qui court et le corps de l'homme rouge qui charge sa carabine, étaient enveloppés dans l'ombre d'un objet, d'un arbre sans doute, situé hors du champ du tableau, ce qui empêchait que l'attention ne fût trop fortement attirée de ce côté ;

par un artifice encore plus simple, le groupe central éteignait de son ombre portée une grande partie du groupe de droite. La maison même d'où sortaient les gardes, à peine touchée par une lumière frissante, se serait trouvée déjà sombre alors même qu'elle n'eût pas été percée d'une immense baie obscure.

Ainsi, l'artiste avait obtenu que les parties vivement lumineuses fussent en petite minorité; son génie avait introduit le charme de la demi-teinte et le mystère du clair-obscur dans un effet de plein soleil!

Mais notons bien ce point, le charme était obtenu sans tricherie d'aucune sorte. Contrairement à ce que l'on a cru longtemps, Rembrandt n'a employé nulle part, dans cette vaste composition, une ombre plus foncée que celle que lui aurait fournie la nature à la même place.

La copie de Lundens donne une idée très précise de ce que devait être l'original dans son état primitif. Quelques-uns ont pensé que le tableau de Rembrandt, aujourd'hui si sombre, n'a jamais pu être aussi clair. Ce doute disparaîtrait s'ils pouvaient voir l'aquarelle que le capitaine Cock fit exécuter avant 1653, c'est-à-dire quand l'original était flambant neuf. Cette aquarelle, signalée pour la première fois par De Vries et D. C. Meijer en 1886, a été conservée depuis lors dans l'album de Cock, aujourd'hui entre les mains d'un descendant du capitaine, M. de Graeff van Polsbroek, de La Haye. Elle est beaucoup plus claire encore que le Lundens. Quand je la vis pour la première fois, grâce à l'exquise obligeance de M. de Graeff, je me sentis presque confus d'avoir un argument aussi victorieux en faveur de ma thèse. Pour ne pas triompher trop violemment, je me hâtai, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, de reconnaître que l'aquarelliste avait bien pu éclaircir un peu sa copie, et que celle-ci avait probablement un peu pâli depuis deux siècles et demi. Mais comme la copie à l'huile n'avait pu que s'assombrir pendant le même temps, on avait deux limites entre lesquelles devait forcément se trouver l'original. La *Compagnie Cock* était sans aucun doute moins claire que l'aquarelle, mais certainement plus claire que la copie de Londres.

Le grand tableau, achevé en 1642, fut placé dans la grande salle du Tir des arquebusiers; un des trois Tirs, sortes d'estaminets très recherchés, qui servaient chacun de lieu de rendez-vous à six ou sept des vingt compagnies de gardes civiques alors existantes. D'après un document découvert par le Dr Dyserinck, il fut transféré à l'Hôtel de Ville en 1715.

Une quarantaine d'années plus tard, un restaurateur de tableaux nommé Van Dijck fut chargé de nettoyer le chef-d'œuvre qui, écrit-il, « par l'action des huiles et des vernis qu'on y ajoutait de temps en temps, était devenu comme goudronné ». Après un léger nettoyage, il reconnut que Rembrandt « avait voulu exprimer une puissante lumière de soleil. » On l'aurait bien surpris en lui disant que, moins d'un demi-siècle plus tard, le tableau serait baptisé : *Ronde de Nuit*.

Autre remarque importante : « Il est dommage, ajoutait-il, qu'on ait coupé une si grande partie de ce tableau pour le placer entre deux portes; car, du côté droit (N. B. lisez gauche du spectateur), il y avait deux figures de plus; et du côté gauche (N. B. droit du spectateur), le tambour était visible en entier, comme on peut le voir dans le modèle authentique, aujourd'hui (1758) entre les mains de M. Boendermaker. »

Nous savons ce qu'il faut penser du « modèle authentique », mais ce passage prouvait le fait de la mutilation. Ce fait devait pourtant être méconnu, nié même pendant cent vingt-cinq ans!

Les vernisseurs de l'Hôtel de Ville avaient la main aussi lourde que ceux du Tir : dès le dernier quart du XVIII^e siècle, le tableau était devenu, pour les Français, le *Guet*, la *Garde*, la

Patrouille, la *Ronde... de Nuit*; pour les Anglais, *the Nightwatch*; pour les Allemands, *die Nachtwacht*; pour les Hollandais eux-mêmes, *de Nachtwacht*.

La double légende était faite. Nul ne soupçonnait que le chef-d'œuvre aurait pu être différent de son état actuel. Critiques et historiens d'art s'évertuaient à commenter et à admirer cet éclairage singulier, ce soleil particulier imaginé par Rembrandt.

Aujourd'hui, l'idée de la mutilation est définitivement admise; et nous avons été sinon le seul, du moins le premier à la resusciter.

Quant à la question de la vraie lumière et de la vraie couleur du tableau, elle est encore discutée par des personnes dont l'opinion compte; mais elle a été résolue dans notre sens par un grand nombre d'autres connaisseurs, des plus compétents, parmi lesquels MM. Paul Dubois, Léon Bonnat, etc.

Me sera-t-il permis de supposer que ma campagne de plusieurs années dans diverses revues d'art n'a peut-être pas été sans influence sur la décision prise par une commission hollandaise au sujet de la *Ronde de Nuit*?

En 1887, j'affirmais qu'à un moment « peut-être plus rapproché qu'on ne le croyait », la nécessité d'un nettoyage deviendrait urgente. En 1889, cette nécessité fut reconnue, et le nettoyage se fit. On ôta un peu, bien peu de vernis; mais, par un procédé extrêmement simple et inoffensif, en exposant le tableau aux vapeurs de l'alcool froid, on transforma le vernis craquelé et opaque en une glace brune transparente. C'est alors qu'une foule de détails, une foule de nuances de couleurs, dont j'avais affirmé l'existence dans la *Ronde de Nuit*, redevinrent visibles, et que la rigoureuse fidélité de la copie de Londres fut expérimentalement démontrée.

Un léger nettoyage avait rapproché le chef-d'œuvre de son état primitif. Il est dommage qu'on se soit arrêté un peu trop tôt. Supposez qu'au lieu d'enlever un dixième de l'épaisseur des vernis, on en eût enlevé les neuf dixièmes sans arriver jusqu'à la surface de la peinture, — ce qui excluait toute chance de danger — vous pouvez imaginer combien davantage on se serait rapproché de l'œuvre ensoleillée que Rembrandt avait conçue et dont les copies encore existantes sont le reflet affaibli.

En attendant, il restait un moyen de faire plus ample connaissance avec l'œuvre primitive... C'était de dévernir le Lundens, qui n'avait pas énormément changé, mais qui avait pourtant jauni quelque peu.

Je demandai timidement ce dévernissage au savant directeur de la National Gallery, dont je connaissais l'esprit d'initiative et de recherche. Sir Frédéric Burton avait toujours apprécié l'intérêt de cette copie, qu'il avait fait descendre sur la cimaise deux ans auparavant. En quelques jours le nettoyage fut fait, au pouce, très prudemment. Le ton du Lundens devint naturellement plus clair, certains menus détails furent mieux déchiffrables; des couleurs s'avivèrent. Pour ne citer que deux exemples, l'objet que la petite fille à la robe crème tient entre ses mains, fut reconnu pour la première fois d'une façon certaine : c'était un de ces gobelets d'argent qu'on donnait, d'ordinaire, aux vainqueurs des concours de tir; d'autre part, les bandes sombres du drapeau, auparavant bleu-vert, devinrent d'un bleu pur comme dans l'aquarelle. Bref, l'opération exécutée sous les auspices de Sir Fr. Burton, fut comme un voile nouveau qu'on aurait retiré de devant la vision lumineuse de l'original.

La verra-t-on jamais reparaitre, l'œuvre encore plus d'à moitié ensevelie sous le vernis? Oui; peut-être quand nous ne serons plus là. Peut-être avant... Qui sait?

E. DURAND-GRÉVILLE.



LA RONDE DE NUIT, D'APRÈS UNE AQUARELLE CONTEMPORAINE.